CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
[illegible] LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

21



LES RUINES DU CHATEAU NOIR

DRAME EN NEUF TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE

PAR

MM. N. FOURNIER ET MEYER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE BEAUMARCHAIS, LE 24 JANVIER 1863.

MUSIQUE DE M. BORSSAT. — DÉCORS DE M. WAGNER. — BALLET DE M. BONNET. — MISE EN SCÈNE DE M. BERTHOLET



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

GUIDO DE GONZAGUE, prince de Mantoue (proscrit au premier tableau sous le nom d'Astolfo)........ MM. LEONCE.
FRANCESCO (cru le fils cadet de Guido)... LAVAL.
PAOLO, fils aîné de Guido........ LEON.
LUIDGI, bravo........ GOBERT.
ANTONIO, ami de Guido........ DUFRESNE. / GODARD.
PIETRO, marin........ ANATOLE.
SPOLETTA, agent de Francesco........ DAMAS.
BEPPO, serviteur de Francesco........ MM. BOURET.
FILIPPO, bandit........ BOUVET.
LA DUCHESSE DE GONZAGUE, femme de Guido........ Mmes BAIARE.
LINDA, femme de Luidgi et sœur de Pietro. VOSTREIS.
LA DUCHESSE BIANCA, fille du duc de Ferrare, fiancée de Paolo........ JEANNE.
HOMMES D'ARMES, BANDITS, FEMMES DE SERVICE DU PALAIS, SEIGNEURS DE LA COUR, ETC.

La scène se passe dans le duché de Mantoue à la fin du XVe siècle.

PREMIER TABLEAU

PROLOGUE

Une pauvre hôtellerie dont le fond, découpé en arcades, donne sur une campagne bornée par des rochers; table, chaises, bancs, portes à droite et à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LINDA et DEUX ENFANTS (FRANCESCO et FRANCESCHINO).

(Au lever du rideau, Linda est assise à la table de gauche, entre les deux enfants et leur sert à déjeuner.)

LINDA, se levant. Encore une nuit passée dehors! où est-il maintenant? (Voyant Francesco qui pousse Franceschino pour le faire tomber.) Francesco, malheureux enfant! toujours prêt à frapper ton frère! descends, je le veux. (Elle fait descendre Francesco.) Mais il me semble avoir entendu du bruit... serait-ce un voyageur? oh non, il en vient si peu dans cette hôtellerie... C'est lui peut-être?... (Elle va au fond.)

(Pendant ce temps, Francesco a pris un couteau sur la table et l'a levé sur Franceschino.)

FRANCESCHINO, se sauvant effrayé. Ah! mère! mère!

LINDA, se retournant et s'élançant. Petit misérable! (Elle arrache le couteau à Francesco.)

PIETRO, entrant. Qu'y a-t-il donc?

LINDA. Pietro! mon frère. (Elle l'embrasse.)

PIETRO. Enfin, chère sœur, je te retrouve, après quatre années.

LINDA. Ah! que j'avais besoin de te revoir!... mais ces enfants... (à Franceschino) toi ici, pauvre petit! (elle le fait entrer à droite. — A Francesco) et vous, là, et n'en sortez pas. (Elle le conduit à gauche et referme la porte.)

SCÈNE II.

LINDA, PIETRO.

PIETRO. Bonne Linda, comment te retrouvé-je ici? Quand j'ai quitté Venise, il y a quatre ans, pour servir sur les vaisseaux de la République, tu avais une bonne ferme sur le territoire vénitien, et aujourd'hui, dans cette méchante hôtellerie, sur la frontière du duché de Mantoue!

LINDA. Hélas! ne devines-tu pas, frère?

PIETRO. Oui, ruinée, réduite à la misère par ton mari, par ce Luidgi, qui t'a abandonnée, peut-être?

LINDA. Il s'était enrôlé dans une bande de condottieri. Un jour, je ne le revis plus, et pourtant, j'allais devenir mère... seule, sans ressources, je quittai ma ferme, je me réfugiai chez une parente éloignée, aux environs de Peschiera, où je donnai le jour à un enfant qui ne vécut que quelques semaines.

PIETRO. Pauvre Linda!

LINDA. N'ayant plus à songer qu'à moi-même, je ne voulais pas abuser de l'hospitalité de cette parente, fort pauvre elle-même, et j'allais partir, quand le hasard me procura des ressources inespérées.

PIETRO. Ah! qu'arriva-t-il donc?

LINDA. Dans une villa, proche de notre chaumière, vivaient retirés un homme jeune encore et sa femme; on croyait que c'étaient des proscrits; la dame, que je n'avais jamais vue, était devenue mère quelques jours après moi; son enfant était faible et chétif, pourtant elle le nourrissait elle-même; c'était son second fils; mais un jour, il paraît que la retraite des proscrits fut découverte: obligés de fuir précipitamment, il ne fallait pas songer à emporter l'enfant, que les fatigues du voyage auraient tué.

PIETRO. On te le confia peut-être?

LINDA. Oui; un soir, l'étranger qui s'appelait, me dit-il, Astolfo, vint me demander si je voulais me charger de ce pauvre petit être, et j'y consentis avec joie. On me remit une somme assez forte, en promettant de m'en envoyer d'autres; enfin, si mes soins parvenaient à rendre la santé à l'enfant, on devait me donner, le jour où l'on viendrait le reprendre, mille ducats d'or.

PIETRO. Mille ducats d'or! ce seraient donc des seigneurs!

LINDA. Je l'ignore... la moitié d'un anneau d'or brisé devait servir de signe de reconnaissance. Le ciel a béni mes efforts, la santé de la chétive créature s'est raffermie, si bien que je n'ai plus de crainte pour l'avenir. C'est un de ces deux enfants que tu as vus, celui qui est entré là (montrant la droite) je l'ai appelé Franceschino, à cause de sa faiblesse.

PIETRO. Mais l'autre?

LINDA. L'autre?

PIETRO. Ne m'as-tu pas dit que ton enfant à toi, était mort?

LINDA. C'est vrai.

PIETRO. Eh bien, alors, celui qui est là? (Montrant la gauche.)

LINDA. Francesco? hélas! c'est un orphelin que j'ai adopté; sa mère, veuve d'un condottiere, parcourait le pays en mendiant; elle est tombée malade dans ma chaumière et j'ai gardé l'enfant.

PIETRO. Bien, chère sœur, c'est une bonne action...

LINDA. Qui ne m'a pas porté bonheur... je suis souvent tentée de m'en repentir... si tu savais Pietro! cet enfant me fait frémir, tant ses inclinations sont de bonne heure perverses et malfaisantes!... Il est presque du même âge que le fils du seigneur Astolfo, je les ai élevés de même, mais Dieu les a marqués d'un signe bien différent: hélas! on dirait un bourreau et une victime.

PIETRO. Mais enfin les nobles parents du petit Franceschino ont-ils tenu leurs promesses?

LINDA. Un vieux moine est venu voir l'enfant de leur part... il m'a remis, à plusieurs reprises, de quoi pourvoir à son entretien et au nôtre; pourtant, voilà bientôt un an qu'il n'a reparu, et Luidgi s'inquiète de ce retard.

PIETRO. Lui!

LINDA. Sachant que j'étais à Peschiera, il est venu m'y rejoindre.

PIETRO. Et tu as consenti à le recevoir?

LINDA. Il le fallait bien, frère; il m'avait fait beaucoup souffrir; mais, enfin, c'est mon mari, il m'a aimée autrefois... je crois même que malgré tout, il m'aime encore; il me promettait de se mieux conduire à l'avenir.

PIETRO. Bah! a-t-il tenu parole?

LINDA. Oui, d'abord; mais depuis quelque temps, depuis que le bon moine a cessé de nous apporter quelques pièces d'or, il est redevenu brusque et colère; il en veut surtout à ce malheureux enfant; pour l'adoucir et lui faire prendre patience, j'ai consenti à quitter notre chaumière et j'ai acheté ici cette hôtellerie; mais, hélas! elle n'est guère fréquentée que par des gens sans aveu, des bravi et des soudards.

PIETRO. Ses compagnons ordinaires, sans doute.

LINDA. Tais-toi, frère, je crois l'entendre, oui, c'est lui!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUIDGI.

LUIDGI, entrant. Il est un peu aviné. A boire, femme, à boire tout de suite, dépêche-toi, je suis de mauvaise humeur; j'ai la poche vide et le gosier sec; à boire, te dis-je, pour les amis que j'attends.

LINDA. Tes amis! tu sais, Luidgi, que ta femme n'aime pas ces amis-là.

LUIDGI. Oui-dà! eh bien, l'hôtesse, du vin pour la bande. (Il frappe sur la table.) Du vin, ou par le corps du diable! je casse tout.

PIETRO, s'avançant. Doucement, Luidgi, doucement!

LUIDGI, se retournant. Hein? quel est le malheureux qui ose... (Le reconnaissant.) Pietro!

PIETRO. Oui, Pietro, le frère de ta femme, prêt à la défendre contre toi et à la soustraire, si elle le veut, à la misérable vie que tu lui as faite.

LUIDGI. Ah! ah! elle t'a porté ses plaintes? est-ce vrai, Linda, que tu veux quitter ton cher petit mari?

LINDA. Cher petit mari!

LUIDGI. Trouves-en donc un plus aimable et meilleur vivant? Il n'aurait tenu qu'à toi, si tu étais une autre femme, de partager ma vie errante et mes bonnes chances; car enfin, il ne faut qu'une bonne affaire pour remplir l'escarcelle.

PIETRO. Une bonne affaire? Et que fais-tu donc?

LUIDGI. Par Satan! je fais mon métier: je suis bravo.

PIETRO, avec dégoût. Un bravo!...

LUIDGI. Et que diable veux-tu que devienne un homme d'armes une fois que la guerre est finie? il faut bien tirer parti de sa rapière... Après ça, elle n'est pas méchante; elle tâche de ne tuer que des coquins. (On a servi à boire.) Allons, Pietro, viens me faire raison!

PIETRO, refusant. Merci!

LUIDGI. Comme tu voudras. (Il se verse à boire.) Ah çà, dis-moi, femme, pendant ces deux jours, tu n'as pas vu de capuchon?

LINDA. Hélas! non.

LUIDGI. Alors, il faut que tu ailles au couvent des Franciscains, tu sauras si le père Anselme n'y est pas venu, comme l'an dernier, pour la neuvaine du saint patron; car il faut en finir. Deux enfants à nourrir, c'est trop pour ceux qui n'ont pas de quoi se nourrir eux-mêmes; et si l'un des deux petits camarades ne paye pas pour l'autre, par le diable! ils décamperont tous les deux!

PIETRO. Quoi! tu aurais le cœur d'abandonner ces pauvres créatures?

LUIDGI. Les abandonner! fi donc! on peut les vendre à des bohémiens.

LINDA. Mais d'un moment à l'autre les parents du petit Franceschino peuvent venir réclamer leur enfant, et nous remettre les mille ducats promis.

LUIDGI, buvant. Ah! bien oui! Depuis le temps, ils sont peut-être morts... Je suis sûr que ce seigneur Astolfo, comme Linda l'appelle, était un partisan de Guido de Gonzague, l'ancien duc de Mantoue, l'ennemi du seigneur Bonnacossi le prince actuel.

PIETRO. S'il en était ainsi, il aurait tort de se hasarder dans le pays, car le prince Bonnacossi a résolu de faire bonne guerre à Guido de Gonzague, son compétiteur; jusqu'à mettre à prix la tête de ce seigneur.

LUIDGI, élevant son verre. Mettre à prix! à la bonne heure! On fait enfin quelque chose pour nous.

LINDA. Sainte Madone, est-ce que tu voudrais prêter la main à un pareil crime?

LUIDGI. Prêter la main! allons donc! La louer, à la bonne heure! Et, s'il y a crime, ça regarde Bonnacossi; chacun son affaire; le sienne est de payer, la mienne est de gagner la somme en conscience, et de même qu'un soldat exécute sa consigne...

PIETRO. Malheureux! qu'oses-tu dire? Le soldat combat au grand jour, en face, au péril de sa vie; il défend son pays, sa ville, sa famille; son triomphe est le salut des siens, et sa mort est leur gloire. Ah! cesse de comparer la loyale épée d'un brave au stylet d'un lâche assassin!

LUIDGI, tirant son stylet. Mort et enfer! tu vas voir s'il est lâche!...

LINDA, se jetant entre eux. Luidgi! c'est mon frère! Pedro, ne vois-tu pas qu'il est troublé par le vin?

LUIDGI, remettant son stylet au fourreau. C'est bon, qu'il s'en aille !

PIETRO. Sois tranquille ! je retourne à mon bord, et fasse le ciel que je ne te retrouve plus sur ma route, toi et les dignes amis que je vois venir ! car nous pendons souvent des pirates qui valent mieux que vous... Adieu, sœur ! (Il embrasse Linda.)

LINDA. Je vais avec toi jusqu'au couvent. (Allant à droite et appelant.) Francesco ! (Allant à gauche et appelant.) Franceschino ! (Elle prend les deux enfants par la main.) Je suis plus tranquille quand ces enfants sont sous ma garde. (Pietro et Linda sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

LUIDGI, puis FILIPPO, SAVIOLA, et quelques autres, CONDOTTIERI.

FILIPPO, au fond, à Luidgi. C'est ta femme qui s'en va ?

LUIDGI. Oui, nous pouvons parler ; fais le guet, Saviola.

SAVIOLA. Donne-lui une bouteille, ça éclaircit la vue.

LUIDGI. Tiens ! (Saviola prend la bouteille et va au fond.) Quelle nouvelle, Filippo ?

FILIPPO. On dit que le seigneur Guido de Gonzague a paru dans les environs.

LUIDGI. Lui ? ah ça, est-il fou ? venir se jeter dans la gueule du loup !

FILIPPO. Tu sais donc que le prince Bonnacossi a mis sa tête à prix ?

LUIDGI. Combien offre-t-on ?

FILIPPO. Cinq cents écus d'or.

LUIDGI. Allons, il fait bien les choses ; il y a moyen de s'entendre avec lui.

FILIPPO. Comment faut-il nous y prendre ?

LUIDGI. C'est bien simple... Dès que le proscrit aura l'éveil, il voudra se réfugier sur le territoire vénitien ; pour cela, il prendra le seul sentier qui conduise à Peschiera. Ce sentier aboutit à mon hôtellerie ; je me charge donc de retenir l'homme ici, par ruse ou par force au besoin. Vous, faites le guet et battez la campagne aux alentours.

FILIPPO. C'est convenu. (Élevant son verre.) A la mort du seigneur Guido de Gonzague !

LUIDGI. Ah ! fi donc ! boire à la mort d'un homme !

FILIPPO. Comment ?

LUIDGI. Buvons à la récompense promise.

FILIPPO. Soit ! c'est la même chose. Aux cinq cents ducats d'or !

TOUS. Aux cinq cents ducats d'or ! (Ils boivent.)

LUIDGI. Maintenant, séparons-nous jusqu'à la nuit. (Les condottieri s'éloignent.)

SCÈNE V.

LUIDGI, seul. L'essentiel d'abord, c'est de me précautionner contre l'humanité de ma femme. Les bonnes âmes sont la ruine des bonnes affaires. Que le fugitif, s'il se présente, ne trouve pas de cheval dans mon écurie ; car la route à pied est difficile... Pauvre seigneur Guido ! je n'ai pas de fiel contre lui ; mais quand on a embrassé une profession. — Ah ça, à quel signe le reconnaîtrai-je ?... Bon ! ce n'est pas la première fois que mon instinct m'aura servi... Qui vient là ? deux voyageurs ?

SCÈNE VI

LUIDGI, ASTOLFO et ANTONIO.

ASTOLFO, à Luidgi. Vous êtes le maître de cette hôtellerie ?

LUIDGI. Oui, messire. Que voulez-vous ?

ASTOLFO. Nous sommes deux marchands vénitiens qui retournons dans notre pays, et nous voudrions nous reposer ici. (Ils s'asseyent devant la table.)

LUIDGI, les observant. A votre aise, et aussi longtemps que vous voudrez.

ASTOLFO. Si je ne me trompe, nous sommes tout près de Peschiera, et voilà le sentier qui y conduit ?

LUIDGI. Précisément.

ASTOLFO. Écoute !... (Il parle bas à Antonio.)

LUIDGI, à part. L'un des deux serait-il notre homme ?

ANTONIO, qui s'est levé, bas à Astolfo. J'y vais... (Il remonte un peu la scène.)

LUIDGI, à Astolfo. Est-ce que votre compagnon ne retourne pas avec vous à Venise ?...

ASTOLFO. Si fait ; mais nous voudrions d'abord retrouver une bonne femme qui demeure dans ce pays, et à qui nous portons un vif intérêt.

LUIDGI. Ah ! bah ! je pourrai peut-être vous y aider... comment se nomme-t-elle ?

ASTOLFO. Linda.

LUIDGI. Ma femme !

ASTOLFO. Votre femme ? Quoi ? vous seriez ?...

LUIDGI. Luidgi Barbarena.

ASTOLFO. Vous ?

ANTONIO, revenant, bas, à Astolfo. Un bravo ! un spadassin bien connu ! Prenez garde.

ASTOLFO, bas, à Antonio. Chut !

LUIDGI. Ah çà ! qu'est-ce que vous lui voulez, à ma femme ?

ASTOLFO. Mon nom doit vous rappeler quelques souvenirs... Astolfo.

LUIDGI. Astolfo !... Eh, mais, n'est-ce pas vous, qui, il y a six ans, avez confié à Linda...

ASTOLFO. Un enfant au berceau.

LUIDGI, avec joie. C'est cela !... Astolfo !... Ah ! c'est bien différent !...

ASTOLFO. Cet enfant existe-t-il encore ?

LUIDGI. Pardieu !

ASTOLFO. Dieu soit loué !

LUIDGI. Et vous venez le reprendre ?

ASTOLFO. Nous avons fait le voyage tout exprès, et voici le signe de reconnaissance. (Il montre une moitié d'anneau.)

LUIDGI. Bien, bien... mais ce n'est pas tout.

ASTOLFO. Comment ?

LUIDGI. Linda m'a parlé de mille ducats d'or.

ASTOLFO. On vous les comptera.

LUIDGI. Ah ! seigneur, quelle joie !... (Se reprenant.) Je veux dire, quel chagrin !... Pauvre petit ! il est si intéressant et je m'y étais tellement attaché ! vous comprenez... un père nourricier ! Enfin, puisque vous le voulez !

ASTOLFO. Où est-il ?

LUIDGI. Linda vient de l'emmener ; mais elle ne tardera pas... Asseyez-vous donc, mes seigneurs.

ASTOLFO. Je vous avoue que nous avons hâte de repartir.

LUIDGI. Je le crois bien ; la campagne n'est pas sûre, tout le pays est couvert des agents de Bonnacossi.

ASTOLFO. Ah ! ah ! Qui donc poursuivent-ils ?

LUIDGI. Le seigneur Guido de Gonzague, dont la tête est mise à prix.

ANTONIO, tressaillant et regardant Astolfo. Ciel !

LUIDGI. Qu'avez-vous, messire ?

ASTOLFO. Antonio s'étonne... Guido de Gonzague a donc reparu dans ce pays ?

LUIDGI. Oui, oui, et, vous le dirai-je ? quand vous êtes entrés ici, j'ai cru d'abord que c'était l'un de vous.

ASTOLFO. Bon ! Quelle plaisanterie ! Un père à la recherche de son enfant !...

LUIDGI. Je le vois bien... C'est égal, voilà messire Antonio qui a bien la mine d'être un ami du proscrit.

ANTONIO. Moi !

LUIDGI. Oh ! soyez tranquille ; je n'ai affaire qu'au seigneur Guido, et je n'en veux qu'aux cinq cents ducats ; si j'ai le bonheur de les gagner en mettant la main sur lui, cet argent-là, avec celui que vous apportez, ça me fera une fameuse journée !

ASTOLFO. Mais votre femme tarde bien.

LUIDGI. Ah ! maudite femme ! Excusez-la, messeigneurs... Voulez-vous prendre patience en buvant ? Je vais vous chercher de mon meilleur. (Il sort un instant.)

ANTONIO, bas à Astolfo, dès qu'ils sont seuls. Ah ! monseigneur, à quel danger vous êtes vous exposé !

ASTOLFO. Que veux-tu, l'on m'a trompé ; mes partisans n'étaient pas prêts à agir.

ANTONIO. Il fallait alors regagner Venise au plus vite.

ASTOLFO. Et mon fils ! Pouvais-je le laisser ici ? Sa mère est si impatiente ! Mais ce que je viens d'apprendre dérange notre plan de fuite. Il faudra nous diviser. La princesse ma femme, sous son costume de paysanne, portant dans ses bras Paolo, notre fils aîné, gagnera Serrano pour passer sur le territoire vénitien. Tu protégeras ce voyage. Allons la retrouver sous le couvert du bois qui nous a cachés jusqu'ici. Je reviendrai à la nuit chercher mon enfant, et je vous rejoindrai à Venise... Silence !...

LUIDGI, rentrant avec un cruchon de vin. Voilà de mon plus vieux. Permettez-moi, mes dignes hôtes, de vous faire raison.

ASTOLFO. Comment donc ? très-honorés...

LUIDGI, servant et buvant. A la progéniture de messire Astolfo ! à ce pauvre innocent dont la perte m'est si sensible !... Hélas ! les mille ducats sont un bien faible dédommagement... Cependant, quand vous voudrez les compter...

ASTOLFO. Antonio a d'abord un marché à terminer dans les environs. Je reviendrai seul dès qu'il fera nuit. Que votre femme se prépare à me remettre l'enfant.

LUIDGI. Vous l'aurez.

ASTOLFO. Des raisons de famille nous obligent, en outre, à vous demander le secret le plus absolu.

LUIDGI. Ah! n'ayez pas peur; quand il s'agit d'argent, je n'aime pas les curieux.

ASTOLFO. A tout à l'heure.

LUIDGI. A tout à l'heure, et grand bien vous fasse! (Antonio et Astolfo sortent.)

SCÈNE VII.

LUIDGI, seul. Quel coup de fortune! Dire que, ce matin, j'aurais donné mon âme au diable pour dix ducats, et qu'en voilà mille qui me tombent du ciel! mille ducats d'or! c'est-à-dire toutes les joies, toutes les orgies, du vin d'Espagne, des nuits de jeu, des femmes couronnées de fleurs, des danses, des châteaux, des fêtes patriciennes à Venise! Demain, je pars les poches pleines, et je brûle mon hôtellerie!... Et Linda qui ne revient pas... Ah! c'est elle... Ah! Linda, viens... quelle joie!

SCÈNE VIII.

LUIDGI, LINDA. (Rumeur en dehors. Linda se précipite sur la scène en désordre; deux paysannes la suivent.)

LINDA. Du secours! quel malheur! Oh! mon Dieu! du secours!

LUIDGI. Qu'y a-t-il donc?

LINDA, ouvrant une armoire et parlant aux deux femmes. Tenez, ce linge, allez vite. (Les deux femmes prennent ces objets et sortent.)

LUIDGI. Qu'est-il donc arrivé?

LINDA. Un affreux malheur!

LUIDGI. T'expliqueras-tu?

LINDA. Franceschino! le malheureux enfant! un accident!

LUIDGI. Franceschino, dis-tu?

LINDA. Blessé, mourant, mort peut-être!

LUIDGI. Quoi! l'enfant de cet Astolfo?

LINDA. Oui, lui-même... laisse-moi aller...

LUIDGI. Malheureuse! cet enfant, tu l'as tué?

LINDA. Moi! ô Dieu! moi!

LUIDGI. Mais conte-moi donc tout alors, ou, par Satan! tu me payeras ce meurtre. Allons, parle!

LINDA. Ah! ne t'emporte pas, Luidgi, ce n'est pas ma faute. J'étais allée au couvent demander des nouvelles du père Anselme. Pendant que je causais avec le prieur, les deux enfants jouaient sur la terrasse; tout à coup j'entends un cri déchirant... j'accours... Quel affreux spectacle!... Francesco, ce méchant enfant, avait poussé l'autre et l'avait jeté au bas de la terrasse... Le pauvre petit était étendu sur les dalles, tout sanglant, la tête fracassée. Je le relève, je l'emporte; à mes cris, on s'empresse... Le frère Ambrosio est là, près de lui. Hélas! il ne conserve aucun espoir!

LUIDGI. Aucun espoir!

LINDA, pleurant. Ah! pauvre enfant! que Dieu me pardonne de n'avoir pas mieux veillé sur toi!

LUIDGI. Franceschino!... c'est bien Franceschino?... et c'est l'autre, ce petit misérable, qui a fait le coup?

LINDA. Je l'ai vu; il s'est enfui par ici... il s'est caché. Ah! je le disais bien ce matin: un bourreau et une victime.

LUIDGI. Mais non! cet enfant ne peut pas mourir! il ne faut pas qu'il meure!... Tu ne sais donc pas?... Mais va donc, mais va vite, tâche de le sauver!

LINDA. Ah! tu es bon, Luidgi!... Prions le ciel de faire un miracle; autrement, il est perdu! (Elle entre à gauche.)

SCÈNE IX.

LUIDGI, seul. Perdu! le fils de cet Astolfo... qui vient le racheter... Notre trésor! notre trésor! le voilà qui croule... L'enfer se déchaîne contre moi, sous la figure de ce petit monstre!... Où est-il, pour que j'en fasse justice?... Il s'est caché... où donc? (L'enfant paraît au fond et court se cacher à droite.) Ah! le voici! Par la mort! je veux que son sang... (Il s'arrête.) Qu'allais-je faire? — Réfléchissons... Le seigneur Astolfo ne connaît pas son enfant... il ne l'a pas vu depuis sa naissance... Ce Francesco, cet orphelin, fils d'une mendiante, est du même âge que l'autre... Avant tout, assurons-nous qu'il ne peut pas en revenir. (Il va à gauche.) On se lamente, on pleure... et ce voile sur la tête de l'enfant... La mort est là... c'est fini... Mais la nuit vient. Voici notre homme!

SCÈNE X.

LUIDGI, ASTOLFO. (La nuit est venue.)

ASTOLFO, entrant, à part. Grâce au ciel, la princesse et notre cher Paolo seront bientôt en sûreté. Ah! qu'il me tarde de reprendre mon plus jeune fils, et de le remettre entre les bras de sa mère!

LUIDGI. C'est vous, seigneur Astolfo?

ASTOLFO. Luidgi! Eh bien, mon fils? l'a-t-on ramené?

LUIDGI. Ramené? Oui.

ASTOLFO. Je suis d'une impatience! Vite, appelez Linda.

LUIDGI. Linda? je l'ai éloignée.

ASTOLFO. Pourquoi?

LUIDGI. C'est que... vous comprenez... au moment de la séparation, ça lui ferait trop de mal.

ASTOLFO. Pauvre femme!... J'aurais pourtant voulu la remercier de ses soins.

LUIDGI. Je le ferai pour vous.

ASTOLFO. Eh bien, allez chercher cet enfant; car je n'ai pas un instant à perdre... J'ai cru voir, dans l'ombre, rôder quelques mauvaises figures.

LUIDGI. Oui, ce sont mes compa... je veux dire, des bandits qui ne sont pas scrupuleux comme moi... ils dévaliseraient et tueraient le premier voyageur venu... Mais, en un quart d'heure, vous serez de l'autre côté de la montagne.

ASTOLFO. Pourriez-vous me procurer un cheval?

LUIDGI. J'en ai un là, tout prêt.

ASTOLFO. Je vous le paye cent ducats.

LUIDGI. Cent ducats, et mille pour l'enfant, ça fait onze cents ducats.

ASTOLFO. Marché conclu... Quel est ce bruit?

LUIDGI. Diable! ce sont eux... les bandits!... Cachez-vous un moment.

ASTOLFO, allant à gauche. Là?

LUIDGI, vivement. Non pas, diable! (A part.) Près de son enfant mort! miséricorde! (Il ferme la porte à clef. Haut.) Non, tenez, dans ce petit cabinet, vous y trouverez le petit Francesco.

ASTOLFO. Mon fils?...

LUIDGI. Apparemment.

ASTOLFO. Quel bonheur!...

LUIDGI. Vite, entrez! (Astolfo entre à droite.)

SCÈNE XI.

LUIDGI, FILIPPO, SAVIOLA.

LUIDGI. Eh quoi! c'est vous, camarades?

FILIPPO. Nous venons te donner un avis... Est-ce que tu n'as vu personne?

LUIDGI. Personne.

FILIPPO. Un inconnu suspect rôdait aux environs; je croyais qu'il était entré ici...

LUIDGI. Ah! je vois ce que c'est... Il est venu quelques personnes du voisinage, à cause d'un accident arrivé à un des enfants de Linda.

FILIPPO. Ah! ce n'est que ça?

LUIDGI. Pas autre chose.

FILIPPO. C'est que, vois-tu, que ce soit le duc de Gonzague ou un autre, tous ceux qui voyagent nous appartiennent: Donc, feu sur tout le monde!

LUIDGI. Je vous réponds de tout. Allez, et faites bonne garde.

SCÈNE XII.

LUIDGI, puis ASTOLFO.

LUIDGI. Les coquins!... s'ils avaient découvert cet honnête homme, ils auraient mis la main sur les onze cents ducats d'or, qui m'appartiennent si légitimement. (Ouvrant la porte de droite.) Ah! voilà qu'il a pris l'enfant dans ses bras... S'il savait que c'est celui-là qui a tué l'autre!... (Haut.) Venez, la place est libre.

ASTOLFO paraît, tenant l'enfant enveloppé dans son manteau. Vous trouverez la somme entière dans cette bourse.

LUIDGI, prenant la bourse. Merci.

ASTOLFO. Et le cheval?

LUIDGI. Là, tenez... (Il le conduit au fond.) L'enfant ne se plaint pas?

ASTOLFO. Non, je le crois endormi.

LUIDGI. Pauvre innocent! Allez!

ASTOLFO. Je ne sais si je vous reverrai jamais; mais que le ciel vous récompense de m'avoir rendu mon enfant! (Il s'éloigne.)

LUIDGI. Voilà une bénédiction que j'ai volée!... Quant à l'argent, c'est toujours de bonne prise!

LINDA, en dehors, frappant à la porte de gauche. Luidgi! Luidgi!

LUIDGI. Ah! j'oubliais! (Il va ouvrir la porte.)

SCÈNE XIII.

LUIDGI, LINDA.

LINDA, éplorée. Ah! Luidgi!... Mort! mort! pauvre enfant

LUIDGI. Oui, oui, je plains aussi la pauvre petite créature

mais qu'y faire? Après tout, ce n'était pas notre fils... Console-toi... regarde : voilà de l'or, beaucoup d'or!

LINDA. De l'or!... D'où te vient-il?

LUIDGI, la menant au fond. Regarde!

LINDA. Un cavalier, prêt à partir?

LUIDGI. Le père de Franceschino!

LINDA. Son père? Astolfo?...

LUIDGI. Qui est venu chercher son fils.

LINDA. Ah! mon Dieu! Et tu lui as appris...

LUIDGI. Rien.

LINDA. Comment?

LUIDGI. Tu ne devines pas?

LINDA. Qu'as-tu fait?

LUIDGI. Je lui ai rendu son fils.

LINDA. Qui donc?

LUIDGI. Francesco.

LINDA. Le meurtrier de son enfant!

LUIDGI. Il l'a embrassé... et il part plus joyeux qu'un vrai père!

LINDA. Ah! malheureux! le tromper ainsi! Mais c'est un crime!

LUIDGI, comptant l'or. Un crime! Allons donc! Je lui épargne un grand désespoir, toi, je te débarrasse d'un petit misérable, et lui, ce vaurien précoce, prédestiné à devenir un bandit, j'en fais un riche héritier, sans compter que nous y gagnons onze cents ducats d'or! Trouve-moi donc une action qui soit plus heureuse pour tout le monde!...

LINDA. Ah! Luidgi? C'est infâme!... (Se jetant à genoux devant la chambre à gauche.) Pauvre cher enfant! Ton assassin a pris ta place!

LUIDGI, vérifiant la bourse. Le compte y est bien. Maintenant, pour le reste...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FILIPPO, SAVIOLA, ET LES AUTRES BANDITS.

FILIPPO. Un cavalier, là-bas, qui se sauve? Ah! Luidgi! Tu nous as trahis!

LUIDGI. Allez au diable!

FILIPPO, montrant le fond à droite. Feu sur l'homme et le cheval! (Saviola tire.)

LUIDGI, le prenant à la gorge. Ah! coquin! Tu as tué mon cheval!...

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle du palais ducal à Mantoue.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE DE MANTOUE, BIANCA, assises.

LA DUCHESSE. Ah! je meurs d'inquiétude, chère Bianca! Voilà le seizième jour qui s'écoule sans nouvelles de mon cher Paolo!

BIANCA. Calmez-vous, madame; déjà, je m'en souviens, le jour où mon père, le duc de Ferrare, m'a amenée près de Votre Altesse, vous trembliez pour votre fils aîné, qui était parti à la tête des troupes de votre duché pour secourir les Vénitiens, et c'est le lendemain que vous avez appris cette victoire éclatante remportée par lui sur les Hongrois. Espérons qu'il en sera de même cette fois.

LA DUCHESSE. Mais songez donc! Seize jours de silence! Pas un exprès, pas un avis n'est parvenu à Mantoue... au contraire, on a parlé vaguement de trahison, de projets vendus à l'ennemi.

BIANCA. Mais rien, vous le savez, n'a confirmé ces bruits sinistres. Le ciel, qui vous a aidée autrefois à traverser de si rudes épreuves, ne voudra pas vous priver d'un fils qui est l'honneur de votre nom et le soutien du trône de son père.

LA DUCHESSE. Le ciel? Ah! Pourquoi me parler du ciel, que j'offense peut-être et qui voudra me punir?... Car voilà ce qui m'épouvante!

BIANCA. Vous punir! Vous, madame, si bonne, si généreuse! Que voulez-vous dire?

LA DUCHESSE. Hélas! J'ai été injuste et coupable, Bianca; oui, injuste dans ma prédilection pour ce fils, mon premier-né. Une mère doit partager également sa tendresse entre tous ses enfants. Pourquoi donc cette préférence a-t-elle éclaté malgré moi? Est-ce parce que mon Paolo m'a coûté autrefois plus d'alarmes et de peines, lorsque je fuyais en l'emportant dans mes bras, et que sa tête était menacée, comme celle de son père et la mienne, par les agents du cruel Bonnecossi? Quoi qu'il en soit, quand le duc m'a présenté Francesco, nourri loin de moi par des étrangers, mon cœur n'a pas ressenti à sa vue ces transports, cet entraînement auxquels je m'attendais... Voilà mes torts. Je l'avoue, torts involontaires, que Dieu réprouve, et qu'il fait souvent expier aux mères en les frappant dans l'objet même de leur aveugle tendresse!

BIANCA. Ah! madame! Si j'en crois la renommée, le prince Paolo est digne de toute votre affection.

LA DUCHESSE. Oui, c'est un noble jeune homme, aussi brave que beau! Croyez-en une mère, Bianca, vous êtes une heureuse fiancée.

BIANCA. Madame...

LA DUCHESSE. Ah! ce fut un bonheur pour moi que ce nouveau projet d'alliance avec un prince de ma famille, qui a si bravement aidé mon époux à reconquérir son trône... Mais qu'avez-vous? vous détournez la tête... vous paraissez troublée, inquiète... ce mariage vous inspirerait-il quelques craintes?

BIANCA. Des craintes, madame?... Eh! comment en aurais-je? je ne connais le jeune prince que par le récit de ses exploits.

LA DUCHESSE, l'observant. Mais vous connaissez son frère... que pensez-vous du prince Francesco?

BIANCA. Toute la cour admire sa piété, sa bienfaisance, sa douceur inaltérable; il a droit à mon estime et à ma confiance.

LA DUCHESSE. Mais dans les entretiens que vous avez quelquefois ensemble, comment vous parle-t-il de son frère?

BIANCA. Avec une tendre affection, et en regrettant que l'absence de ce frère bien-aimé retarde l'union qu'il souhaite et qui lui permettra de m'appeler sa sœur.

LA DUCHESSE. D'où vient donc que Francesco a dit au duc son père, que vous ne paraissiez pas disposée à ce mariage?

BIANCA, troublée, se levant. O ciel! il a dit cela?

LA DUCHESSE. Hier même.

BIANCA. M'aurait-il devinée?

LA DUCHESSE. Devinée?... expliquez-vous.

BIANCA. Oh! madame, je n'oserai jamais...

LA DUCHESSE. Rassurez-vous; personne ici ne veut contraindre vos volontés; mais j'ai le droit, vous le comprenez, de savoir toute la vérité; voyons, parlez, que signifie ce trouble? votre cœur n'est-il plus libre?

BIANCA. Eh bien, madame, apprenez tout. Il y a quelques mois, j'étais allée à Venise avec la duchesse d'Este, ma tante, pour assister aux fêtes du couronnement du nouveau doge, lorsqu'un soir notre gondole fut croisée sur le grand canal par celle d'un jeune seigneur, qui sortait d'une orgie, et qui nous insulta lâchement. Nous appelâmes à notre aide; mais nos gens étaient gagnés d'avance; ils retinrent la duchesse sur notre bord, pendant que le misérable me forçait à passer sur sa gondole et me débarquait au pied de son palais. A mes cris, un autre jeune homme, un patricien sans doute, survint avec quelques gens de sa suite, prit ma défense, croisa le fer avec mon ravisseur et le tua. Je n'eus que le temps d'échanger un regard avec lui et de balbutier quelques remercîments; car, après m'avoir délivrée et remise aux bras de ma tante, il s'éloigna précipitamment; la prudence, sans doute, voulait qu'il se cachât avec soin, car je ne l'ai plus revu; mais un moment a suffi pour graver son souvenir dans mon âme, et je crois bien, hélas! qu'il ne s'en effacera plus. Me pardonnez-vous, madame?

LA DUCHESSE. Oui, chère enfant, je vous pardonne une exaltation bien naturelle, sans doute, après un tel événement; mais laissez-moi espérer que le temps et nos soins la dissiperont, et que je pourrai un jour vous nommer ma fille.

BIANCA. Madame...

LA DUCHESSE. Cet inconnu, vous ne devez plus le revoir, ainsi... Mais voici le duc... ne craignez rien pour le secret que vous m'avez confié.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUIDO, ANTONIO.

(Guido tient une lettre ouverte à la main.)

LA DUCHESSE. Ah! monseigneur, cette lettre entre vos mains, serait-ce un message de mon fils?

GUIDO. Non, Léonora; toujours même incertitude; nos envoyés ne sont pas revenus; ce message m'est envoyé par le duc de Ferrare.

BIANCA. Par mon père?

GUIDO. Oui, Bianca; sa tendresse ne peut se passer de vous plus longtemps; affaibli par l'âge et la maladie, il réclame vos soins. Il désire que votre mariage soit célébré sous ses yeux, dès que votre fiancé sera de retour. C'est donc à Ferrare que

vous attendrez le prince Paolo. Je vous donnerai les moyens de partir, dès ce soir, avec une escorte digne de vous.

LA DUCHESSE. Ce soir?

GUIDO. La volonté du duc est formelle. Vous désignerez, Léonora, celles de vos femmes qui devront accompagner la jeune duchesse.

LA DUCHESSE, à Bianca. Venez, mon enfant, je veux passer avec vous les derniers moments qui vous restent. (Elle sort avec Bianca.)

SCÈNE III.

GUIDO, ANTONIO, puis BEPPO.

GUIDO. Pauvre femme! quelles doivent être ses angoisses si j'en juge par moi-même! Ce silence est inexplicable!... Ah! si j'étais plus jeune, je partirais moi-même... Antonio, faites prévenir le prince Francesco. (Il s'assied.)

ANTONIO. Oui, monseigneur. (Il frappe sur un timbre.)

BEPPO, entrant par la droite, en se tenant la tête. Holà! holà! pas si fort! vous nous cassez le tympan.

GUIDO, se levant. Insolent!

BEPPO. Son Altesse!

ANTONIO. Eh! monseigneur, c'est Beppo Capponi, cette espèce d'idiot que le prince Francesco a attaché à son service, je ne sais pourquoi.

BEPPO. Par commisération, monseigneur, par pure commisération. Il dit que je suis trop simple pour gagner ma vie, et alors il m'emploie... à ne rien faire. Je vaquais à mes occupations, quand le seigneur Antonio m'a interrompu.

ANTONIO. Va prévenir le prince que Son Altesse veut lui parler.

BEPPO. Moi, le prévenir? ah bien, oui! Si c'est pressé, allez-y vous-même!

ANTONIO. Comment, drôle!

BEPPO. Excusez; je veux dire qu'on ne peut pas déranger le prince Francesco... (La porte à droite s'ouvre.) Mais voici le prince.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANCESCO, tenue très-humble, costume simple, SPOLETTA, sous le costume d'un moine.

FRANCESCO, au moine. Prenez cette bourse, mon révérend, et faites réciter dans tous les couvents de votre ordre des prières ferventes pour le salut de mon bien-aimé frère Paolo. (Le moine s'incline et sort.)

GUIDO. C'est bien, mon fils.

FRANCESCO, jouant la surprise. Ah! mon père, vous étiez là?

GUIDO. Je viens vous entretenir d'intérêts graves.

FRANCESCO, avec humilité. Hélas! mon père, malgré l'affliction profonde où vous me trouvez plongé, c'est mon devoir de vous écouter. Que Votre Altesse considère cependant combien je suis impropre aux affaires. Je n'ai ni ambition, ni talent. Mon frère Paolo a donné mille preuves éclatantes de son mérite à la guerre et dans vos conseils; à lui la gloire, à lui l'honneur de vous seconder; mon lot, à moi, c'est l'obscurité dans la retraite, et le dévouement à vos volontés.

GUIDO. C'est à ce dévouement que je viens faire appel.

FRANCESCO. Ordonnez donc, mon père, je suis prêt.

GUIDO. Je crois qu'un excès de modestie vous aveugle, et j'ai plus de foi que vous-même dans votre mérite. En l'absence de Paolo, c'est à vous de prendre le rôle qui appartient à un prince de la maison de Gonzague. Il faut vous rendre à Venise pour vous instruire du sort de votre frère. Là, si quelque malheur était arrivé...

FRANCESCO. Ah! que Dieu nous épargne cette horrible épreuve!

GUIDO. Je ne parle que d'un revers... je ne veux pas prévoir de pire événement... dans ce cas, mon fils, vous concluriez, en mon nom, un traité de paix aux conditions les plus honorables pour nos alliés et pour nous, et vous ramèneriez nos troupes, si toutefois votre frère n'était plus à leur tête.

FRANCESCO. Je comprends, monseigneur.

GUIDO. Mais ce n'est là que la moitié de votre tâche.

FRANCESCO. Apprenez-moi l'autre, monseigneur.

GUIDO. Les États du duc de Ferrare sont presque sur votre route; vous reconduirez à son père la jeune Bianca, la fiancée de votre frère.

FRANCESCO. Ah!

GUIDO. Cette mission vous déplairait-elle?

FRANCESCO. Non, monseigneur; non, j'obéirai.

GUIDO. Vous expliquerez au duc les causes fatales qui ont retardé ce mariage, et l'extrême importance que j'attache à son alliance. Tous deux unis, nous pouvons défier l'hostilité des autres princes de l'Italie. Vous dirai-je toute ma pensée? Je veux, si mon fils aîné, l'héritier de mon trône, était frappé par la destinée...

FRANCESCO. Ah! monseigneur! jamais de grandeur, jamais à ce prix!

GUIDO. Modérez votre douleur, Francesco. Je veux montrer à tous les yeux un autre prince de mon sang, digne de son frère et digne de moi. Je ne vous en dirai pas davantage en ce moment; vous partirez ce soir, et vous viendrez prendre mes dernières instructions.

FRANCESCO. Oui, mon père. (Guido lui donne sa main à baiser. Francesco reste courbé jusqu'à ce que le duc ait disparu.)

SCÈNE V.

FRANCESCO, seul, il se relève. Enfin! tout semble réussir comme je l'avais préparé : les courriers du duc mon père tombés coup sur coup dans des embuscades, les messages de mon frère interceptés ou livrés à l'ennemi, lui-même, trahi par quelques-uns des siens, enveloppé dans la dernière bataille, tué glorieusement sans doute... la sinistre nouvelle ne tardera pas à nous parvenir!... oui, Spoletta a bien joué son rôle, c'est à de fidèles agents qu'il a distribué mes aumônes, et c'est moi aujourd'hui qui vais reconduire à Ferrare cette charmante Bianca, la fiancée de mon frère, cette céleste beauté que je n'ai pu voir sans frissonner d'amour! Quel espoir! où serait l'obstacle entre l'héritière de la maison d'Este et l'héritier du duché de Mantoue? Bien joué, Francesco! Pourquoi le sort t'a-t-il fait naître le second, quand tu te sens appelé au premier rang? Cet aîné tant vanté, ce favori de la fortune, ce préféré de ma mère, il avait tout pour lui : hasard de la naissance, éclat de l'héroïsme, grâce, élégance; mais moi, moi le rebuté, moi le cadet humilié de cette fière maison de Gonzague, j'avais ma haine et mon génie d'intrigue. (Riant.) Ah! eh! ah! armes égales, monseigneur! — Je me rappelle, vaguement, je ne sais quel rêve de mon enfance... irrité contre mon frère, je l'avais saisi... je le poussais dans un abîme... et on le relevait de là, sanglant, inanimé!... était-ce ma destinée qui se révélait à moi? Qu'elle s'accomplisse donc! Que dis-je? Elle est accomplie!

SCÈNE IV.

FRANCESCO, BEPPO.

BEPPO. Ah! monseigneur, monseigneur, quelle nouvelle un courrier vient d'arriver.

FRANCESCO. Un courrier de Venise?

BEPPO. Oui, monseigneur!... et le prince Paolo...

FRANCESCO. Achève... mon pauvre frère... il est mort!

BEPPO. Il revient.

FRANCESCO, reculant. Il revient?

BEPPO. Ah! comme vos vœux ont été exaucés.

FRANCESCO. Mais ce n'est pas possible! tu te trompes... mon frère sauvé?...

BEPPO. Et vainqueur!... voilà ce que c'est... Il paraît qu'il avait d'abord donné dans un piége... mais que par un miracle, le piége s'est retourné, et qu'alors son courage... et puis son épée... enfin, il vous expliquera ça mieux que moi.

FRANCESCO, à part. Tous mes calculs déjoués! mais c'est donc moi que l'on trahit? (Haut.) Fais venir Spoletta...

BEPPO. Quel Spoletta?

FRANCESCO. L'homme qui sort d'ici.

BEPPO. Ah! il s'appelle Spoletta? (Acclamation et fanfares au dehors.) Tenez, monseigneur, entendez-vous? c'est votre cher frère qui s'avance.

FRANCESCO, à part. Oui... ce cher frère!... la pompe du triomphe au lieu d'un cortége funèbre! je l'aurais si bien pleuré! — Allons, c'est à recommencer.

SCÈNE VII.

FRANCESCO, GUIDO, LA DUCHESSE, PAOLO, ANTONIO, BEPPO, SEIGNEURS, HOMMES DU PEUPLE.

TOUS. Vive le prince Paolo!

LA DUCHESSE, tenant Paolo embrassé. Mon Paolo! mon fils!

PAOLO. Ma bonne mère!

FRANCESCO, se jetant dans les bras de Paolo. Ah! cher frère! est-ce bien vous que le ciel rend à ma tendresse?

PAOLO. Cher Francesco, je n'attendais pas moins de votre affection. Ah! quand j'ai vu la mort de si près, ce qui me

consolait, frère, c'était de penser qu'il resterait à mon père un digne appui de sa couronne.

LA DUCHESSE. Ah! ne parle pas ainsi, mon fils! si je t'avais perdu, je serais morte après toi.

FRANCESCO, à part. Il paraît que son autre fils ne compte pas.

GUIDO. Antonio, faites préparer un accueil splendide aux braves compagnons d'armes qui reviennent à la suite du prince. Que les seigneurs de ma cour arborent des trophées, et que les dames jettent des fleurs sur leur passage; ma famille et moi nous irons les recevoir sur le perron du palais ducal.

TOUS. Vive le prince Paolo! (Antonio et Beppo sortent avec les seigneurs et les hommes du peuple.)

SCÈNE VIII.

GUIDO, LA DUCHESSE, PAOLO, FRANCESCO.

GUIDO. Souffrez, mon fils, qu'après la première joie de votre retour et les félicitations qui vous sont dues, je vous entretienne en famille d'un projet qui me tient à cœur, et dont je vous ai déjà parlé dans mes lettres.

PAOLO. Vos lettres, mon père? mais oubliez-vous donc qu'aucun de vos exprès n'a pu parvenir jusqu'à moi?

GUIDO. Il est vrai, et cette trahison, qui doit partir de ce palais, n'est pas celle que je punirai le moins.

PAOLO. Quel est donc le projet de Votre Altesse?

GUIDO. C'est votre heureux mariage, Paolo.

PAOLO, tressaillant. Un mariage?

GUIDO. Avec la jeune duchesse de Ferrare, que son père nous a confiée.

PAOLO. Mais je ne connais pas la jeune duchesse, mon père.

GUIDO. C'est une personne accomplie, dont le mérite et les charmes sont appréciés par votre mère. Elle a partagé nos craintes pendant votre absence; j'aurais désiré qu'à votre retour elle fût là, témoin de notre joie.

LA DUCHESSE. Bianca a voulu laisser ces premiers moments aux émotions de la famille. D'ailleurs, les apprêts de son départ...

PAOLO. Son départ!

GUIDO. Son père la rappelle près de lui, et c'est là qu'elle vous attendra, si vous êtes disposé à tenir la parole que j'ai donnée.

PAOLO. Je ne songeais pas à me marier, mon père; cependant, si cette union est jugée nécessaire à l'éclat et à la solidité de votre couronne, j'obéirai.

FRANCESCO, à part. Quelle froideur!

GUIDO, souriant. Lorsque vous aurez vu votre fiancée, Paolo, ce n'est pas à votre obéissance que j'aurai besoin de recourir. (Acclamations au dehors. — A la duchesse.) Venez, madame, sur le perron du palais; quand il s'agit de remercier de braves et loyaux sujets, un souverain ne doit jamais se faire attendre. (Il sort avec la duchesse.)

SCÈNE IX.

PAOLO, FRANCESCO.

FRANCESCO, à part. Pourquoi donc a-t-il paru troublé? (Haut.) Cher prince...

PAOLO. Que dis-tu, Francesco? Il n'y a plus ici ni prince ni altesse; nous sommes seuls, et je n'aspire, après les fatigues de la guerre, qu'à retrouver les douces joies de la famille.

FRANCESCO. J'aurais cru le contraire, à voir la préoccupation que tu avais peine à cacher tout à l'heure.

PAOLO. Tu l'as remarquée?

FRANCESCO. Pendant que notre père t'entretenait de ce mariage...

PAOLO. Ce mariage?... Oui, il est vrai... mais mon trouble avait une autre cause.

FRANCESCO. Et cette cause, ton frère ne peut-il la connaître?

PAOLO. Eh bien, oui, je te dirai tout. Si ce projet d'alliance m'a trouvé froid et incertain, c'est que toute mon âme est en proie à un autre amour.

FRANCESCO, vivement. Un autre amour, dis-tu? un autre... Ah! parle, frère, parle vite; tu ne saurais comprendre quel intérêt puissant j'attache... (se reprenant) à tout ce qui te touche.

PAOLO. Ah! dis-moi que je suis un fou, que j'ai tort de nourrir cette passion sans espoir pour une inconnue, pour un ange que je ne reverrai jamais sur la terre; aide-moi à combattre un amour qui m'a suivi dans les camps, sur le champ de bataille, partout, et qui me tuera plus sûrement que tous mes ennemis.

FRANCESCO. A Dieu ne plaise! Moi, combattre une passion si vraie et si pure? m'opposer à ton bonheur? Ah! connais-moi; je t'aiderais plutôt à chercher ton inconnue, au bout du monde, s'il le faut!

PAOLO. Toi?

FRANCESCO. Douterais-tu de mon dévouement?

PAOLO. Non, oh! non!... Mais mon père? dois-je le désoler, quand mon retour le rend si joyeux? Il attache un grand prix à cette alliance; une rupture, je le comprends, pourrait lui susciter un ennemi puissant... Comment résister à une volonté si juste?

FRANCESCO. Ne résiste pas ouvertement.

PAOLO. Comment cela?

FRANCESCO. La jeune duchesse va partir; ainsi, pas de contrainte de ce côté; crois-moi, commence par gagner du temps.

PAOLO. Mais tôt ou tard, il faudra bien me prononcer. (S'asseyant accablé.) Que résoudre? que faire?

FRANCESCO, s'approchant de lui et d'un ton insinuant. Oui, que faire? Ah! si j'étais beau et aimable comme toi... si j'avais les séductions de la figure et de la parole, et surtout si je n'avais pas voué ma vie aux austérités de la retraite, il y aurait peut-être un moyen.

PAOLO. Lequel?

FRANCESCO. C'est moi qui vais ramener la jeune Bianca à la cour de son père... elle ne te connaîtra que par ta froideur. L'homme qui tâcherait de la dédommager de tes dédains, s'il était prince comme toi, et du même sang que toi...

PAOLO, se levant. Que dis-tu? oui, quelle idée! un mariage au lieu d'un autre!

FRANCESCO. Mais non, je suis fou; c'est mon ardeur à te servir qui m'égare... Moi, chercher à plaire! moi, qui n'ai de ma vie adressé une parole d'amour à une femme! Non, non, c'est impossible! D'ailleurs, le duc de Ferrare pourrait-il jamais consentir?...

PAOLO. Le duc veut une alliance entre nos deux maisons; il est vieux; tu peux être l'appui de son trône, tandis que moi, mes devoirs m'enchaînent à Mantoue... Notre père même verrait avec joie un si grand établissement pour son second fils! Ah! Francesco, c'est une voie de salut que tu viens de m'ouvrir!

FRANCESCO. C'est impossible, te dis-je... Que penserait-on de moi?

PAOLO. Ah! je te défendrai contre d'odieux soupçons, toi qui m'auras rendu un service inappréciable!... Francesco, hésites-tu encore?

FRANCESCO. Non; pour toi je braverai l'injustice et la calomnie.

PAOLO. Ah! voilà parler en frère! (Ils s'embrassent.)

SCÈNE X.

Les Mêmes, LA DUCHESSE.

PAOLO. Ah! venez, ma mère, venez; j'ai de sérieuses confidences à vous faire... vous connaîtrez mes sentiments secrets, vous connaîtrez un projet que j'ai concerté avec mon frère... Oh! j'ai là un ami précieux et dévoué!

LA DUCHESSE. Vraiment?... J'en suis heureuse, Paolo. (Elle tend la main à Francesco.)

FRANCESCO, s'inclinant. Madame...

PAOLO. Votre appui, ma mère, peut m'être bien utile... Laissez-moi invoquer cette tendresse qui ne s'est jamais démentie.

LA DUCHESSE. Et qui ne vous fera jamais défaut. Je serai prête à vous écouter, mon fils, dès que je vous aurai présenté, comme je le dois, à la princesse de Ferrare.

PAOLO. La princesse, dites-vous?

LA DUCHESSE. Je l'attends. (Bianca paraît au fond avec deux femmes.) Mais la voici.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, BIANCA.

BIANCA, à la duchesse, qui est venue au-devant d'elle. Ah! je tremble, madame.

LA DUCHESSE. Voici l'aîné de mes fils; c'est un vainqueur que je vous présente.

PAOLO, s'inclinant. Madame...

BIANCA, l'envisageant. — A la duchesse. Ah! madame...

PAOLO. Ces traits... C'est elle!

LA DUCHESSE, à Bianca. Qu'avez-vous?

BIANCA. Ah! madame, ce libérateur dont je vous ai parlé, le voilà... c'est votre fils!

LA DUCHESSE. Se peut-il?

PAOLO. Oui, Francesco, celle dont l'image était gravée là, mon inconnue, c'est Bianca!

FRANCESCO, à part. Malédiction!

LA DUCHESSE. Tu l'aimes donc, Paolo?

PAOLO. Si je l'aime? Ah! toute ma vie était dans un de ses regards, et pour elle, pour son souvenir, ignorant que j'étais, je sacrifiais la duchesse de Ferrare!

LA DUCHESSE. Eh bien, sois heureux, mon fils, car elle t'aime aussi. (Mouvement de Bianca.) Ah! tu me l'as dit, ma fille.

PAOLO. O bonheur! chère Bianca! (A Francesco.) Partage ma joie, frère, ton dévouement me devient inutile; mais j'en garderai une éternelle reconnaissance.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GUIDO, ANTONIO, SEIGNEURS.

PAOLO. Mon père, c'est devant vous, c'est devant toute la cour que je supplie la duchesse Bianca d'Este et de Ferrare de daigner m'accorder sa main.

LA DUCHESSE. Et je réponds au nom de Bianca, duchesse d'Este et de Ferrare, qu'elle veut bien agréer la demande de l'aîné des princes de Mantoue.

GUIDO. Je suis heureux, mon fils, de voir ainsi combler les vœux de deux maisons princières; vous allez échanger les anneaux de fiançailles au repas qui est préparé.

PAOLO. Et je réclame l'honneur de conduire moi-même ma fiancée à la cour de son père.

GUIDO. C'est là que votre mariage sera célébré; que la fête de ce soir en soit le prélude. (A Bianca.) Viens, ma fille... Ah! j'avais hâte de prononcer ce mot.

PAOLO, à Francesco. Viens-tu, frère?

FRANCESCO. Je te rejoins. (Montrant Spoletta, qui a paru au fond.) Voici un moine qui vient unir ses actions de grâces aux miennes. (Tous sortent excepté Francesco et le moine.)

SCÈNE XIII.

FRANCESCO, SPOLETTA en moine, au fond.

FRANCESCO. Ai-je eu assez d'empire sur moi-même? Quelle ruine subite! Bianca était à moi... Je touchais au trône de Ferrare, et ce bonheur, ces splendeurs à peine entrevus, je les perds, tout m'échappe pour jamais!... Oh! non, non! Ah! tu m'arraches une couronne, frère... eh bien, prends garde à la tienne! (Au moine.) Spoletta!

SPOLETTA, s'avançant et relevant son capuchon. Prince!

FRANCESCO. Que m'as-tu dit à ton retour de Venise? Que Paolo était vendu à ses ennemis, que ses plans de campagne étaient livrés, qu'il ne pouvait faire un mouvement sans tomber dans un piége, qu'enfin il était perdu, perdu sans ressources?

SPOLETTA. Je devais le croire.

FRANCESCO. Et cependant il est vainqueur, il revient, lui que je croyais mort ou captif, il revient pour épouser la belle Bianca, pour me reprendre tous les biens qui allaient déjà m'appartenir... tu m'as trompé, Spoletta.

SPOLETTA. C'est lui qui nous a tous trompés. Son courage de lion a triomphé de tout. Réduit à l'extrémité, il a trouvé, je ne sais où, de nouvelles forces pour rompre les trames les plus habiles.

FRANCESCO. Ah! je ne me fierai plus qu'à moi-même!... Il me faut six hommes déterminés, six hommes capables de tout faire... de tout faire, entends-tu bien? les auras-tu?

SPOLETTA. J'en connais un qui en vaut six à lui tout seul, je lui en adjoindrai quatre autres.

FRANCESCO. Qu'ils se trouvent demain matin, à l'aube du jour dans le petit bois, derrière l'abbaye de Santo-Giacomo.

SPOLETTA. Ils y seront, monseigneur.

FRANCESCO. S'ils te demandent pour qui tu les enrôles, tu nommeras le duc Uberto, le frère du duc de Ferrare, l'oncle de Bianca.

SPOLETTA. Il suffit.

FRANCESCO. Tu sais ce que je t'ai promis? Quand je serai prince, je tiendrai parole. Un mot encore : envoie-moi ton frère, le médecin du couvent.

SPOLETTA. Tout dévoué comme moi à Votre Altesse.

FRANCESCO. Quelqu'un... (Spoletta rabat son capuchon.) Allez en paix, mon frère, et que la volonté du ciel s'accomplisse! (Beppo qui vient d'entrer salue le moine profondément.)

SCÈNE XIV.

FRANCESCO, BEPPO.

FRANCESCO. Que me veux-tu, Beppo?

BEPPO. Monseigneur, toute la cour est dans la jubilation, et les deux amoureux donc! ça fait plaisir à voir... il ne manque plus que vous pour que la joie soit complète.

FRANCESCO. C'est bien. J'y vais, mais d'abord écoute-moi : Tu te souviens d'un jour où je t'ai racheté de ce pirate turc qui allait te faire périr sous le bâton?

BEPPO. Si je m'en souviens! j'ai encore les marques...

FRANCESCO. Que m'as-tu juré, alors?

BEPPO. De vous obéir en toute circonstance, partout et aveuglément.

FRANCESCO. Sans même chercher à comprendre mes ordres.

BEPPO. Oui, oui, sans chercher à comprendre... d'abord, ça serait bien inutile.

FRANCESCO. J'ai compté là-dessus. On te traite d'idiot, c'est bien, sois-le toujours, je le veux!

BEPPO. J'ai juré de vous obéir.

FRANCESCO. Voici donc ce que je t'ordonne : demain matin, tu entreras seul chez moi, tout seul, et que tu m'y trouves ou que tu ne m'y trouves pas, tu diras à tout le monde que j'ai besoin de repos, que je suis souffrant, et que sous aucun prétexte je ne veux être troublé.

BEPPO. Oui, maître.

FRANCESCO. Le médecin du couvent voisin, que j'ai fait appeler, confirmera d'avance tes paroles... tu comprends?

BEPPO. Je ne comprends pas du tout.

FRANCESCO. Mais tu entends?

BEPPO. Parfaitement.

FRANCESCO. C'est tout ce qu'il faut. Enfin, je veux être invisible pour tout le monde.

BEPPO. Excepté pour moi.

FRANCESCO. Puisque je n'y serai pas.

BEPPO. Alors, je ne vous verrai pas.

FRANCESCO. Exécute bien ta consigne. Cent écus d'or ou le bâton du pirate... Maintenant, prenons patience, en fidèle sujet... A nous deux, mon aîné! (Il sort.)

BEPPO, seul. C'est-à-dire que demain matin je serai garde-malade... sans malade; ça n'est pas difficile. En attendant, allons voir la fête. (Canon, fanfares et cloches.)

TROISIÈME TABLEAU

Le théâtre change et représente l'esplanade du palais, décorée de trophées et de bannières; sur le balcon, tapissé de brillantes tentures, sont assis le duc, la duchesse, Francesco, Bianca, Antonio, les seigneurs et les dames de la cour. — Le son des fanfares annonce l'arrivée du cortége, des hérauts d'armes à cheval font faire place, le peuple s'écarte; viennent ensuite les soldats du grand duc, portant les bannières de la principauté; puis des jeunes filles avec des corbeilles de roses, elles jettent des fleurs sur le passage de Paolo qui s'avance à cheval au milieu des acclamations et des fanfares. Le prince met pied à terre et monte au balcon où il prend place auprès de Bianca.

BALLET.

QUATRIÈME TABLEAU

Intérieur d'une cabane de pêcheur : la porte du fond s'ouvre sur les bords du Mincio; à droite, un petit escalier de quelques marches conduisant à une chambre; une table et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINDA, raccommodant des filets, PIETRO, sortant de la cabane.

PIETRO. Eh bien, sœur, ces filets?

LINDA. Dans un instant, j'aurai fini.

PIETRO. Il est l'heure de partir; le temps est beau et promet une belle pêche pour la nuit; personne ne s'avisera, je pense, de vouloir traverser le Mincio d'ici à demain, et d'ailleurs tu es là.

LINDA. Allons, je vais encore rester seule.

PIETRO. Est-ce que tu as peur?

LINDA. Oh! non, depuis que le duc Guido de Gonzague règne à Mantoue, le pays est plus sûr qu'autrefois. C'est égal c'est une vie bien triste que la mienne. Que serais-je devenue sans toi? Voilà plus de dix ans que mon mari m'a quittée.

PIETRO. Luidgi! ne vas-tu pas encore le regretter? un paresseux, un ivrogne!...

LINDA. Ah! frère, il s'était bien amendé, après la mort du pauvre petit Franceschino, je l'avais décidée à vendre notre hôtellerie, pour en acheter une autre plus grande et mieux achalandée; il voulait vivre honnêtement, et semblait revenu tout à fait à sa pauvre Linda... mais, tu le sais, le débordement du Mincio nous a ruinés en une seule nuit; notre maison détruite, Luidgi désespéré est allé tenter la fortune en pays étranger.

PIETRO. Il devait en être ainsi. Bien mal acquis ne profite jamais. Cette maison, ne l'avait-il pas achetée avec les mille ducats de ce marchand, de cet Astolfo qu'il avait si indignement trompé, en lui remettant ce petit vaurien de Francesco, à la place de son enfant que l'autre venait de tuer?

LINDA. Hélas! ce n'est que trop vrai! mais c'est bien malgré moi, je te le jure...

PIETRO. Ah! je le sais... quand à ton Luidgi, il aura repris son ancien métier de condottiere et de bandit; et s'il est mort, comme tout porte à le croire, c'est en haut de quelque potence.

LINDA. Ah! Pietro!...

PIETRO. C'est bon; je te permets de prier pour son âme, mais non pas de le pleurer. Sur ce, donne-moi mes filets. A demain, sœur. (Il embrasse Linda sur le front, et entre dans une barque qui s'éloigne.)

SCÈNE II.

LINDA, seule. Quel souvenir! Oui, cette action devait nous porter malheur! Faire prendre au meurtrier la place de sa victime! c'est un crime dont je demande tous les jours pardon au ciel, comme si je l'avais commis. N'est-ce pas en être complice que de s'y résigner sans chercher à le réparer? Je n'ai pas assez cherché... Quelle peut être cette famille où un étranger a été introduit? Et lui, ce cruel Francesco, qu'est-il devenu? C'est un homme, à présent... Ah! puisse-t-il, cet homme, être aussi bon et généreux que l'enfant était haineux et méchant! (Francesco, enveloppé d'un manteau et masqué, paraît au moment où Linda va rentrer dans la cabane.)

SCÈNE III.

FRANCESCO, LINDA.

FRANCESCO, se plaçant devant elle. Femme, un mot.

LINDA, reculant. Jésus! mon Dieu! un homme masqué!

FRANCESCO. Ne craignez rien, ma sûreté m'oblige de voyager de la sorte. Vous appelez ce pays?

LINDA. Le Val Désert.

FRANCESCO. Bien nommé, en effet... Pas une âme!... N'est-ce pas ici que demeure le passeur du Mincio?

LINDA. Oui, messire, mais il vient de partir pour la pêche, et il ne rentrera que demain matin.

FRANCESCO. Ainsi, il n'y a plus, ce soir, de bateau sur la rivière?

LINDA. Si fait, messire, nous en avons un second.

FRANCESCO. Un autre?... un seul?

LINDA. Oui, messire.

FRANCESCO. Où est-il?

LINDA, ouvrant la porte du fond. Là, derrière ce rocher.

FRANCESCO. C'est bien, je le prends.

LINDA. Pour passer tout de suite?

FRANCESCO. Tout de suite ou plus tard, à ma fantaisie, peu importe. Que ce bateau soit à moi pour la nuit, et ne vous inquiétez pas du reste. Je vous en paye la valeur; tenez. (Il prend de l'or dans l'escarcelle suspendue à sa ceinture.) Êtes-vous satisfaite?

LINDA. Très-satisfaite, messire; mais...

FRANCESCO. Pas de question, allez préparer quelques pots de vin pour les compagnons que j'attends.

LINDA. Je vous donnerai tout ce que j'ai, messire; car ce n'est pas ici une hôtellerie. (A part.) Quel peut être cet homme? (Elle sort en le regardant avec étonnement.)

FRANCESCO, seul. Il faudra bien qu'on s'arrête ici... Allons, cette cabane de pêcheur sera cette nuit le palais des princes de Mantoue.

SCÈNE IV.

FRANCESCO, SPOLETTA, vêtu en officier.

SPOLETTA, entrant et regardant autour de lui. Je crois que c'est bien ici.

FRANCESCO, se démasquant. C'est moi que tu cherches? Je suis seul, tu peux parler.

SPOLETTA. J'ai suivi de point en point vos instructions, monseigneur; j'ai jeté de côté le froc du moine, et je me suis présenté au prince, votre frère, comme un envoyé du duc de Ferrare; il m'a admis dans son escorte. Tout à l'heure, à quelques milles de la ville, je lui ai offert de prendre les devants, et de venir sur les bords du Mincio m'assurer d'une barque pour le passage de Son Altesse et de sa suite.

FRANCESCO. J'ai retenu cette barque. On la coulera, s'il le faut... As-tu beaucoup d'avance sur eux?

SPOLETTA. Une heure à peu près. Les femmes se reposent à l'hôtellerie de l'*Aigle d'Or*.

FRANCESCO. Où sont les hardis compagnons que tu m'as promis?

SPOLETTA. Tout près d'ici, monseigneur; mais leur chef ne veut pas agir avant de vous avoir parlé.

FRANCESCO. Qu'il vienne, alors. (Il remet son masque.)

SPOLETTA, au fond. Par ici, amico.

LUIDGI, paraissant. Saluto, signor.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUIDGI.

FRANCESCO. Prends garde qu'on ne nous surprenne. (Spoletta va et vient de la porte du fond à celle de droite. A Luidgi.) On t'a dit de quoi il s'agit, et ce qu'on attend de toi et de tes camarades?

LUIDGI. Enlever une jeune fille à l'escorte qui doit l'amener ici.

FRANCESCO. Et frapper à mort... à mort! entends-tu bien, le jeune seigneur qui l'accompagne.

LUIDGI. C'est compris... Amoureux jaloux, mari outragé, ou libérateur de l'innocence, c'est votre affaire, et je ne m'en mêle pas; mais il y a, à tout cela, une ou deux petites difficultés.

FRANCESCO. Lesquelles?

LUIDGI. D'après ce que m'a dit l'ami Spoletta, l'escorte se compose de huit hommes, sans compter le jeune seigneur, et nous ne sommes que cinq. C'est à peu près un contre deux.

FRANCESCO. Tu as peur? On m'avait pourtant dit qu'à toi seul, tu valais six hommes.

LUIDGI. C'est selon.

FRANCESCO. Comment, c'est selon?

LUIDGI. Dame! quand la récompense est à la hauteur du danger...

FRANCESCO. C'est-à-dire que si l'on te donnait six fois la somme promise...

LUIDGI. J'aurais six fois plus de résolution; c'est une règle d'arithmétique.

FRANCESCO, prenant une bourse dans son escarcelle. Prends donc.

LUIDGI, s'inclinant. Votre Seigneurie entend parfaitement les affaires.

FRANCESCO. Est-ce conclu?

LUIDGI. Pas encore.

FRANCESCO. Comment?

LUIDGI. Je ne tiens pas à connaître le nom de l'homme dont vous voulez vous défaire: c'est encore vous que cela regarde. Seulement, avant de me mettre à la besogne, j'aime à savoir pour qui je travaille.

FRANCESCO. Spoletta a dû te le dire.

LUIDGI. Oui, mais ça ne me suffit pas.

SPOLETTA. Comment! tu te méfies donc de moi?

LUIDGI. Tu me le demandes, cher ami! (à Francesco.) Oui, signor, je tiens à savoir à qui je parle. Quand on se promène masqué sur les bords du Mincio, ce ne peut être que pour deux raisons.

FRANCESCO. Lesquelles?

LUIDGI. La crainte d'exposer son visage aux piqûres des moustiques, ou celle d'être reconnu plus tard.

FRANCESCO. Tu peux choisir entre les deux.

LUIDGI. C'est fait.

FRANCESCO. Voilà un impudent drôle!

LUIDGI. Ecoutez donc: je suis payé pour être prudent. Il y a dix ans, j'avais renoncé à ma profession de condottiere; je vivais paisible, les mains dans mes poches, mangeant mon macaroni, près de ma femme, pauvre créature! quand le diable, qui m'en voulait de ma conversion, me ruina pour me forcer à reprendre ma dague et mon métier d'aventure. A peine engagé dans une compagnie de routiers, on me propose une belle affaire: c'était aussi l'enlèvement d'une femme; mais le coup ne réussit pas, et le mari, un seigneur vénitien, membre du conseil des Dix, s'il vous plaît, m'enferma sous les plombs de Venise, moi et deux camarades. Je devais rester là tant que je ne lui aurais pas nommé ou montré le personnage qui m'avait employé. Impossible! je ne connaissais ni son nom ni sa figure. Cela m'a valu dix bonnes années de prison; mes camarades y sont morts, et moi, je n'en suis sorti que depuis deux mois. Vous comprenez que

je n'ai pas envie d'y retourner, et que j'ai le droit de crier : A bas les masques !

FRANCESCO. Tu n'as rien à craindre cette fois, et, puisqu'il faut te le dire, tu agis pour le compte du prince Uberto, le frère du duc de Ferrare.

LUIDGI. Je connais le prince, j'ai travaillé autrefois pour lui; triste pratique! Au lieu de me payer, il a voulu me faire pendre.

FRANCESCO. Puisque tu es payé d'avance...

LUIDGI. C'est juste... Eh bien, je me contente de cela... (à part) pour l'instant. (Haut.) Quels sont vos ordres, seigneur?

FRANCESCO. Spoletta t'en instruira. En attendant, aie bien soin d'éviter tous les regards.

LUIDGI. J'ai trouvé une cachette dans le creux d'un rocher. Je vais m'y blottir avec mes hommes, et je ne bougerai pas jusqu'au signal. Soyez tranquille, je vaux ce qu'on me paye : j'ai de la conscience. (Il sort.)

FRANCESCO. Toi, Spoletta, attends ici l'escorte. Tu jugeras s'il est nécessaire de la diviser. Je passe à l'autre bord pour soustraire le bateau à leurs recherches, et quand je reviendrai...

SPOLETTA. Vous n'aurez plus d'ennemis.

FRANCESCO. Tu as un cheval prêt pour me ramener à Mantoue ?

SPOLETTA. Vous y serez avant le jour.

FRANCESCO. Au revoir donc, et bon courage. (Il sort.)

SCÈNE VI.

SPOLETTA, LINDA, puis ANTONIO.

LINDA, entrant et plaçant des verres sur la table.) Voilà, messire... Tiens, il n'est plus là...

SPOLETTA. Qui donc?

LINDA. L'homme masqué, à moins que ce ne soit vous... mais non, ce n'est pas la même taille ni la même voix.

SPOLETTA. Moi ou un autre, bonne femme, je me charge de la dépense. Allez chercher le vin. (Linda rentre.)

SPOLETTA, allant au fond. Ah! voici déjà les gens de l'escorte. Mais que vois-je? Antonio!... mais en sortant de Mantoue, il n'était pas des nôtres... Antonio, le plus fidèle serviteur du duc!... Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTONIO, entrant avec quelques hommes d'armes. C'est bien ici, car voici Spoletta.

SPOLETTA. Comment, c'est vous, Antonio?... Vous ne faisiez pas partie de l'escorte du prince.

ANTONIO. Je l'ai rejoint par ordre du duc de Gonzague. Informé que quelques routiers avaient reparu dans le pays, il a voulu renforcer la petite troupe. Quatre de ces hommes sont restés à *l'Aigle d'Or*, pour protéger les femmes qui continueront leur route en litière. Quant à la jeune duchesse, elle a voulu monter à cheval et accompagner le prince.

SPOLETTA. Si bien que leur escorte se compose à présent...

ANTONIO. De dix hommes bien armés.

SPOLETTA, à part. Dix hommes!... c'est l'enfer qui s'en mêle, la lutte est trop inégale.

ANTONIO. Voici le prince.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAOLO, BIANCA, SUITE, puis LINDA.

PAOLO, à Bianca. Que je suis heureux, belle amazone, de vous voir à mes côtés!... mais je tremble que la fatigue n'altère une santé si chère à tous, et pour moi si précieuse!...

BIANCA. Ne craignez rien, prince; je suis brave et je veux me montrer votre digne compagne. Le bonheur que l'avenir nous réserve, n'est-ce pas le partage égal de tous les hasards d'une vie que le ciel, cher prince, vous fera, je l'espère, longue et glorieuse.

PAOLO. Le ciel peut-il rien refuser aux prières d'un de ses anges?

LINDA, entrant et plaçant une cruche de vin sur la table. Ah! voilà sans doute les voyageurs qu'on attendait. (S'approchant de Bianca.) Si la signora a besoin de mes services...

PAOLO, à Spoletta. Eh bien, Spoletta, vous êtes-vous assuré d'une embarcation pour traverser le Mincio?

SPOLETTA. Je suis arrivé trop tard, monseigneur; cette femme vous dira qu'elle avait déjà disposé du seul bateau qui lui restait.

LINDA. Comment? ce n'était donc pas pour vous? Ah! combien je suis fâchée! un beau seigneur, une noble dame! tandis que l'autre a si mauvaise mine!... quand je dis sa mine, je ne l'ai pas vue, puisqu'il était masqué.

ANTONIO. Un homme masqué!... qu'est-ce que cela signifie?

SPOLETTA. Bon! comme à Venise... quelque aventure galante.

ANTONIO. N'importe; il vaudrait mieux que Son Altesse continuât sa route, et si le bateau est encore là...

SPOLETTA. Il n'y est plus, et le prince ne pourra repartir que demain.

PAOLO. C'est pour vous, chère Bianca, que ce contre-temps me désole. Passer une nuit dans cette cabane!

BIANCA. Oh! je ne songe pas à moi; sous votre garde je serai toujours bien. Mais mon pauvre père, quelle sera son inquiétude! déjà souffrant!... Ah! je tremble pour lui!

PAOLO. Il faut aviser. (A Spoletta.) N'y a-t-il pas, à votre connaissance, quelque autre bac dans les environs?

SPOLETTA, à part. Oh! quelle idée! (Haut.) Oui, monseigneur, à une demi-lieue plus haut sur la rivière.

LINDA. Le bateau du père Joachim.

SPOLETTA. Du père Joachim... c'est cela! Mais je crains que ce bac n'ait été endommagé par la dernière crue des eaux. Votre Altesse pourrait envoyer quelques hommes pour s'assurer du passage.

PAOLO. J'irai moi-même.

SPOLETTA. Vous, monseigneur?

PAOLO. Oui, je jugerai mieux si l'on peut s'embarquer sans danger.

BIANCA. Je vous accompagnerai, prince.

PAOLO. Non, chère Bianca; si ce passage était impossible, il faudrait revenir ici, et ce serait une fatigue inutile; il vaut mieux que vous vous reposiez en m'attendant. (A Linda.) Vous avez une chambre à donner à la signora?

LINDA. Je donnerai la mienne; la signora y sera très-bien.

PAOLO, à Linda. Aucun danger, n'est-ce pas? Il n'y a ni routiers ni bandits dans ce pays?

LINDA. Depuis dix ans, je n'en ai pas entendu parler.

PAOLO. D'ailleurs, je laisse ici une partie de mon escorte. Antonio va choisir les hommes qui m'accompagneront.

SPOLETTA, à part. A merveille!

BIANCA, à Paolo. Ne tardez pas trop, monseigneur; près de vous, je me sens vaillante, mais quand vous me quittez, tout mon courage s'en va.

PAOLO. Fiez-vous à mon amour du soin d'abréger mon absence; de loin ou de près, chère Bianca, mon cœur est toujours avec vous.

BIANCA, lui tendant la main. A bientôt, alors.

PAOLO, lui baisant la main. A bientôt. (Bianca entre avec Linda dans la chambre à côté, en regardant Paolo, qui la suit des yeux.)

PAOLO. Venez, Antonio... Et vous, Spoletta, veillez bien ici. (La nuit est venue. En ouvrant la porte, on voit le Mincio éclairé par la lune.)

SCÈNE VIII.

SPOLETTA, QUATRE HOMMES D'ARMES.

SPOLETTA, à part. Voilà l'escorte divisée... Ce serait le moment, peut-être... Attention, cependant... Il faudra bientôt faire face au reste de la troupe. Commençons par égaliser les chances! (Il prend un verre et se verse à boire.) Ceci pour moi... (Il prend la cruche et y verse quelques gouttes d'un flacon qu'il a tiré de sa poche.) Ceci pour eux! Holà! de la lumière! (Linda apporte de la lumière.) C'est bien! A présent, écoutez, ma brave femme... (Bas.) Ces gens-là ont le vin méchant, et je vous conseille, dans votre intérêt, de ne plus vous aventurer ici, surtout si vous entendez du bruit.

LINDA. Oh! je n'aurai garde! Je me renferme avec la signora! (Elle rentre.)

SPOLETTA. Allons, vous autres, il n'y a plus de femmes ici : buvons, et en avant la canzonnette du bravo!

PREMIER HOMME D'ARMES. Comment! Vous connaissez ces bandits-là, capitaine?

SPOLETTA. Oui... je les ai vus de près... dans la bataille!

PREMIER HOMME D'ARMES. Va donc pour la chanson du bravo!

SPOLETTA.

Air nouveau de M. Bossay.

Nos pareils sont les rois du monde!
Il n'est pas de destin plus beau.
Combattre et piller à la ronde,
Voilà le métier du bravo!

PREMIER COUPLET.

Son intérêt seul le conseille,
Il change du soir au matin;
Et souvent l'ami de la veille
Est l'ennemi du lendemain.

REPRISE DU CHŒUR.

Nos pareils sont les rois du monde, etc.
(Ils trinquent et boivent. — Un homme s'endort.)

SPOLETTA. Et d'un!

DEUXIÈME COUPLET.

Quand il part pour quelqu'aventure,
En poche il n'a pas un florin ;
Mais sa richesse la plus sûre
Est celle qu'il trouve en chemin.
(Les trois autres en chœur.)
Nos pareils sont les rois du monde, etc.
(A la fin du deuxième couplet un autre homme s'endort.)

SPOLETTA. Et de deux !

TROISIÈME COUPLET.

A lui tous les droits de la guerre !
Dans sa course, ardent et joyeux,
Il rafle comme un vrai corsaire,
Et jeunes tendrons et vins vieux.
(Les deux autres en chœur.)
Nos pareils sont les rois du monde !
Il n'est pas de destin plus beau,
Combattre et piller à la ronde,
Voilà le métier du bravo.
(Les deux derniers s'endorment.)

SPOLETTA. Voici le moment ! (Il va au fond et frappe trois coups dans sa main.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUIDGI ET QUATRE BANDITS, tous la dague à la main.

LUIDGI, à ses hommes. En avant ! ferme ! (S'arrêtant.) Eh bien, nos ennemis ?

SPOLETTA, montrant les hommes d'armes. Les voici !

LUIDGI. Dans cet état-là ? Voilà de la belle besogne ! Mais, malheureux, tu me déshonores ! On m'aura donc payé pour ne rien faire !...

SPOLETTA. Qu'importe, si on réussit !

PREMIER BANDIT, à Luidgi. Pour plus de sûreté, on pourrait toujours... (Il fait le signe de le percer avec sa dague.)

LUIDGI. Verser du sang inutilement ! Tu es un fier coquin !

SPOLETTA. Si nous les désarmions ?

PREMIER BANDIT. Ça ne peut pas leur faire de mal !

SPOLETTA. Ni à nous non plus ! (On désarme les hommes endormis.)

LUIDGI. Ah çà ! Et la jeune fille ?

SPOLETTA, montrant la cabane. Elle est là !

LUIDGI. Entrons.

PREMIER BANDIT, au fond. Alerte !... J'aperçois une torche !

SPOLETTA. Maledetto ! Voici déjà le jeune seigneur qui revient !

LUIDGI. Avec son escorte ?

SPOLETTA. Avec un homme seulement.

LUIDGI. Attaquons-le !

SPOLETTA. Pour donner l'alarme au dehors ! Non. Il vaut mieux le surprendre ici.

LUIDGI. Comme tu voudras. (A ses bandits.) Mettez-vous là, vous autres ! (Il leur indique la table sur laquelle sont appuyés les dormeurs.)

SPOLETTA. Mais ceux-ci ?

LUIDGI. Ils dormiront tout aussi bien dessous que dessus ! (Les quatre bandits poussent chacun un homme d'armes et le jettent sous la table ; puis ils prennent leur place et feignent de dormir, la tête appuyée sur leurs mains.)

SPOLETTA. Attention, le voici !

SCÈNE X.

LES MÊMES, PAOLO, UN HOMME D'ARMES, portant une torche.

SPOLETTA, allant au-devant de Paolo et refermant la porte derrière lui. Eh bien, monseigneur, ce bateau ?...

PAOLO. Est, Dieu merci, en fort bon état, et le passeur nous attend... J'ai laissé Antonio pour préparer tout... Mais, que vois-je ?... Nos hommes endormis ! Qu'est-ce que cela signifie ? (S'approchant des bandits qu'il prend pour ses hommes, et les frappant sur l'épaule.) Debout !

SPOLETTA. Oui, debout ! (Les quatre bandits se relèvent. Trois, avec Luidgi, se jettent sur Paolo, pendant que Spoletta et l'autre s'élancent sur l'homme de suite et éteignent sa torche.

PAOLO. Trahison !... A moi !... (Il se défend et blesse un des bandits.)

DEUXIÈME BANDIT. Par l'enfer ! Il m'a blessé !

PREMIER BANDIT, frappant Paolo. Meurs donc !

PAOLO. Ah !... (Il tombe. Pendant ce temps Spoletta a frappé l'homme d'armes, qui tombe au fond.)

SPOLETTA, revenant à Luidgi. Est-ce fait ?

LUIDGI, montrant par terre le corps de Paolo. Le voilà !

SPOLETTA. Tu l'as tué ?

LUIDGI. Non, pas moi, mais cet homme...

SPOLETTA. Jetez ce corps à la rivière ! (Luidgi et un autre prennent le corps et s'éloignent par le fond.) Maintenant, à la duchesse ! (Deux bandits entrent dans la chambre à droite. On entend crier au secours. Les deux bandits redescendent en entraînant Bianca. Elle crie et se débat. On lui met un mouchoir sur la figure. On l'emporte.)

LINDA, sortant de la chambre. Au secours !

SPOLETTA, s'élançant sur elle le poignard à la main. Silence, malheureuse, ou tu es morte !

LINDA, tombant à genoux. Jésus ! mon Dieu ! (Les hommes d'armes se réveillent à moitié en chantonnant le refrain de la canzonetta.)

CINQUIÈME TABLEAU

Une salle du palais à Mantoue.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC GUIDO et LA DUCHESSE, assis et accablés de douleur. ANTONIO, debout devant eux, leurs serviteurs et quelques femmes groupés autour d'eux.

LA DUCHESSE, oppressée. Mon fils ! mon pauvre fils !

GUIDO. Chère Léonora ! (A Antonio.) Depuis cette affreuse nouvelle, elle ne peut même pas pleurer... Ah ! tout mon courage cède à la vue d'un pareil désespoir ! (Moment de silence.) Ainsi, Antonio, l'horrible récit que vous venez de nous faire...

ANTONIO. J'aurais voulu l'épargner à Votre Altesse ; mais, hélas ! il n'est que trop vrai.

LA DUCHESSE, d'une voix sourde. Mon fils !

ANTONIO. Un de ces misérables que le prince Paolo avait blessé en se défendant, n'a pu fuir aussi vite que ses compagnons. Je l'ai trouvé mourant dans la cabane du pêcheur, et c'est de sa bouche que j'ai appris les détails du meurtre et de l'enlèvement.

GUIDO. N'a-t-il pas dénoncé les auteurs de cet exécrable attentat ?

ANTONIO. Il ne les connaissait pas, monseigneur ; tout ce que ces bandits savent, c'est qu'ils sont payés pour le meurtre, mais la main qui tient la bourse reste dans l'ombre.

GUIDO. Faites publier la promesse d'une récompense de cinq cents écus d'or, à qui découvrira les assassins du prince. A-t-on prévenu son frère Francesco ?

ANTONIO. Oui, monseigneur ; le prince était malade, et cette nouvelle a produit sur lui l'effet le plus violent. Il s'est levé en poussant des cris de désespoir et de vengeance... je crains ses transports... mais le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANCESCO, en désordre et les traits bouleversés.

FRANCESCO, s'élançant de l'appartement à droite. Justice, seigneur, justice ! quel réveil en proie à la fièvre, j'ai cru rêver ! Mon frère ! oh ! qu'on me nomme son meurtrier, pour que je puisse au moins venger sa mort !

GUIDO. Modérez votre douleur, mon fils ; vous aggravez celle de votre mère.

FRANCESCO. Ah ! dans l'état où je suis, je ne réponds pas de ma raison. C'est vous, Antonio, qui avez apporté cette nouvelle, vous, un des serviteurs de mon frère ? Est-ce donc l'usage de revenir sans son maître ? Pourquoi ne l'avez-vous pas défendu ? Où étiez-vous ? Que faisiez-vous ?

ANTONIO. Le prince votre frère nous avait laissés à quelque distance.

FRANCESCO. Il fallait le suivre, il fallait le protéger malgré lui ! Mais voilà de nos chevaliers ! ils portent la dague et l'épée, et ne savent pas même s'en servir pour arracher leur prince au péril.

ANTONIO, portant la main à son épée. Monseigneur, un pareil reproche...

GUIDO, intervenant. Francesco, la douleur vous égare !...

FRANCESCO. Pardon, mon père... oui, c'est la douleur !... ne pouvoir m'attaquer à l'auteur inconnu de ce complot ! Où est-il ? Où se cache-t-il ? Ah ! laissez-moi partir pour le chercher.

GUIDO. Vous, Francesco, partir en ce moment ! me priver de mon dernier appui, priver votre mère désolée du seul enfant qui lui reste !

FRANCESCO, s'approchant de la duchesse. Ma mère ! oui, c'est à

elle de me dicter mon devoir, et si elle désire mes soins, si elle accepte les tendres consolations d'un fils. (Il s'agenouille près d'elle.)

LA DUCHESSE, se détournant en gémissant. Mon fils ! mon Paolo ! il n'est plus ! (Francesco se relève avec une rage contrainte.)

GUIDO. Venez, mon fils, une si grande douleur, jointe à tant de fatigues passées, a brisé les ressorts de mon âme, et la souveraineté m'impose des devoirs trop pesants que j'ai besoin de partager avec vous. (A la duchesse.) Pauvre femme ! si je vous quitte, c'est pour être bientôt libre de mêler mes chagrins aux vôtres. — Votre bras, Francesco. (Il sort avec Francesco et sa suite ; la duchesse, d'un geste, congédie ses femmes et retient Antonio.)

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, ANTONIO, puis LINDA.

LA DUCHESSE. Antonio, pardonnez à l'injustice du prince... son frère avait toute confiance en vous... Oui, vous lui étiez dévoué, je le sais, vous aimiez mon fils !... (Lui tendant la main.) Sa mère vous remercie.

ANTONIO, s'inclinant. Ah ! madame !

LA DUCHESSE, retombant accablée. Vous êtes un des derniers qui l'ayez vu... Ah ! redites-moi les moindres détails... Avait-il quelque pressentiment ? Non, il était heureux... et moi, j'étais heureuse aussi !... rien ne m'a avertie... rien ! et pourtant, le coup qui frappe un fils ne devrait-il pas d'abord traverser le cœur de la mère ?

UN PAGE, entrant. Madame, une femme du peuple demande à être admise auprès de Votre Altesse ; elle apporte, dit-elle, quelques joyaux qui ont appartenu à la jeune duchesse de Ferrare.

LA DUCHESSE. A Bianca ! à ma fille, ah ! qu'elle entre !

LE PAGE, introduisant Linda. Voici Son Altesse.

LA DUCHESSE, à Linda. Approchez.

ANTONIO. Ah ! madame, je reconnais cette femme ! c'est la maîtresse de l'hôtellerie où nous avons été reçus cette nuit.

LA DUCHESSE. Dieu ! elle a vu mon fils !

LINDA. Oui, madame, je l'ai vu, quand vous étiez encore une heureuse mère... et à présent... (Elle s'agenouille.)

LA DUCHESSE. Que faites-vous ?

LINDA. Nous ne parlons qu'à genoux à la mère des douleurs.

LA DUCHESSE, allant à elle. Ah ! relevez-vous ! (Elle fait un signe à Antonio qui se retire. A Linda.) C'est donc chez vous qu'il s'est arrêté ?

LINDA. Oui, madame, hier au soir, en attendant une barque pour passer le Mincio.

LA DUCHESSE. Il vous a parlé ?

LINDA. Avec bonté... pauvre jeune prince ! quelques instants après, ma cabane était envahie par les ravisseurs de sa fiancée.

LA DUCHESSE. Sa fiancée !

LINDA. Déjà sa veuve, hélas !

LA DUCHESSE. Oui, oui, il fallait le tuer pour la lui arracher... pauvre Bianca ! et vous avez, m'a-t-on dit, recueilli quelques bijoux ?

LINDA, montrant un petit coffre. Ce bracelet, ce collier, que la jeune duchesse venait de quitter.

LA DUCHESSE, les prenant. Les présents de mon fils ! oui, c'est moi qui ai paré Bianca de ce collier, qui lui ai attaché ce bracelet ; avec quelle joie, grand Dieu ! elle était si belle, si aimée, et mes vœux promettaient à ces chers enfants une si longue existence de bonheur et d'amour !... en voilà les gages, me disais-je, et c'était ainsi que je devais les revoir ! (Elle pleure en embrassant les bijoux.) Ah ! chère Bianca, pauvre enfant, puissé-je te rendre un jour ces reliques sacrées, si les misérables ne t'ont pas tuée, toi, ma fille, après mon fils ! — mais toute à ma douleur, j'oublie de vous remercier, vous à qui je dois le bonheur de pouvoir enfin pleurer, vous dont le dévouement a tant de droits à ma reconnaissance !

LINDA. Ah ! madame, le souvenir que j'emporte me suffira.

LA DUCHESSE. Ah ! restez ; le duc voudra vous voir, vous remercier lui-même... Mais le voici.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GUIDO.

GUIDO. Qu'ai-je appris, chère Léonora ? il y a ici une femme qui se trouvait sur le théâtre du crime ?

LA DUCHESSE. Et qui m'a rapporté les bijoux de notre chère Bianca !

GUIDO, à Linda. Ah ! soyez la bienvenue, malgré le deuil qui nous entoure ; j'attends de vous de précieux indices. Qui êtes-vous, madame ?

LINDA. Une pauvre veuve, retirée près de mon frère, ancien marin et pêcheur sur le Mincio.

GUIDO. Votre nom ?

LINDA. Linda.

GUIDO. Linda ? (L'examinant.) Eh mais, ces traits... me trompé-je ? Vous n'avez pas toujours habité cette cabane ?

LINDA. Non, monseigneur.

GUIDO. Vous aviez une hôtellerie sur la frontière du duché ?

LINDA. A un demi-mille de Peschiera.

GUIDO. Et votre mari s'appelait Luidgi ?

LINDA. C'est vrai.

LA DUCHESSE. Qu'entends-je !

GUIDO. Mais alors, c'est à vous qu'il y a vingt-trois ans, un enfant a été confié ?

LINDA, à part. Dieu ! quel souvenir ! (Haut.) Un enfant !...

GUIDO. Que vous avez nourri, élevé.

LINDA. Élevé... Oui.

GUIDO. Et qu'un jour son père est venu reprendre.

LINDA. Son père ? qui ? Astolfo ?

GUIDO. Regardez-moi bien... vous ne me reconnaissez donc pas ?

LINDA. Vous ! ô ciel ! quoi, le duc de Mantoue ! c'était... Oui, c'est lui ! c'est bien lui ! (Elle se cache le visage.)

LA DUCHESSE. Ah ! madame, nous n'avions pas oublié vos soins ; mais vous aviez disparu, et, malgré toutes nos recherches... (Voyant le trouble de Linda.) Mais qu'avez-vous ?

LINDA, se contraignant. Rien, madame... ou plutôt une émotion bien naturelle. Cet enfant que je... que mon mari a rendu à Son Altesse, ce serait un prince ?... l'héritier, peut-être, de ce duché !

LA DUCHESSE. Hélas !

LINDA. Je comprends... le malheureux jeune homme, assassiné cette nuit, si près de moi, c'était...

GUIDO. Non ; c'est son frère aîné qui a succombé.

LA DUCHESSE. Cher Paolo !

GUIDO. Francesco est l'enfant que vous avez nourri, le seul fils qui nous reste... Vous allez le voir.

LINDA, à part. Le voir ! lui qu'un mensonge a placé dans cette famille de princes ! le voir ! Non, c'est impossible !

SCÈNE IV.

Les Mêmes, FRANCESCO.

FRANCESCO. Mon père, l'édit qui met à prix la tête des assassins vient d'être publié, et bientôt...

GUIDO, montrant Linda. Mon fils, regardez cette femme.

FRANCESCO, reculant. — A part. Celle de la cabane !

LINDA, à part. Lui ! cet enfant !...

FRANCESCO, à part. Est-ce qu'elle m'a reconnu ?

GUIDO. Voilà celle qui a pris soin de votre enfance pendant mes jours de proscription ; Linda, dont vous avez peut-être conservé quelque souvenir.

FRANCESCO, l'examinant. Oui, en effet, vaguement... Eh quoi ! cette bonne Linda, cette seconde mère... (Il s'approche d'elle ; elle recule. — A part.) Qu'a-t-elle donc ? (Haut.) Le respect du rang doit-il vous arrêter ?

GUIDO. La pauvre femme est encore bien émue ; elle a été témoin du double attentat de cette nuit.

FRANCESCO. Ah ! elle vous a dit...

GUIDO. Peut-être pourra-t-elle nous mettre sur la trace des coupables.

FRANCESCO, tressaillant. Ah ! vous croyez ?

GUIDO. Prête à s'épancher dans le cœur d'un fils, je crains que notre présence ne la gêne. Je vous laisse le soin de l'interroger. (A la duchesse.) Venez, Léonora ; écouter ces détails serait au-dessus de vos forces.

LA DUCHESSE, à Linda. Ne quittez pas ce palais sans me revoir. (Elle sort appuyée sur le bras de Guido.)

SCÈNE V.

FRANCESCO, LINDA.

FRANCESCO, à part. Que sait-elle ? A-t-elle des soupçons ?

LINDA. Est-ce bien lui ?

FRANCESCO, à part. Comme elle m'examine ! (Haut.) D'où vient, bonne nourrice, cet étonnement à ma vue ?

LINDA. Je cherche sur vos traits, Francesco, ceux de l'enfant que j'ai nourri, et je suis surprise de la douceur que j'y trouve.

FRANCESCO, d'un ton doucereux. C'est toujours votre fils, bonne Linda ; pensez-vous donc que je manque de reconnaissance ? Non, non ; j'ai su de quels soins, de quel amour vous avez

entouré mon enfance. Mais d'où vient que vos yeux se détournent de moi?

LINDA. Ah! c'est que, malgré moi, en vous revoyant, obsédée d'un souvenir, d'une image sinistre...

FRANCESCO. Qu'est-ce donc?

LINDA. Ah! Francesco, ce meurtre...

FRANCESCO, troublé. Un meurtre!

LINDA. De votre frère!

FRANCESCO, éperdu. Malheureuse! qu'as-tu dit? que sais-tu? qu'oses-tu supposer?

LINDA. Hélas! ce que j'ai vu.

FRANCESCO. Tu m'as vu, toi? Prends garde! Tu m'as vu? quand? comment?

LINDA. Quand vous étiez enfant.

FRANCESCO, stupéfait. Enfant! (A part.) Que veut-elle dire?

LINDA. Ignorant alors la portée du mal, mais possédé d'un instinct fatal... il y a de cela dix-sept ans...

FRANCESCO, à part. Dix-sept ans!... Ah! je respire! (Haut.) Eh bien?

LINDA. Ce pauvre petit Franceschino, que j'avais élevé aussi, je le vois encore, précipité, meurtri, tout sanglant...

FRANCESCO, à part. Ah! ce n'était donc pas un rêve!

LINDA. Et vous vous étonnez, Francesco, que je ne vous aie pas tendu les bras!

FRANCESCO, à part. J'ai failli me trahir! (Haut et reprenant le ton douceureux.) Hélas! Que m'avez-vous appris! Ah! je le vois... si ma vie est vouée au malheur, c'est que, dès le berceau, le sang innocent a crié contre moi...

LINDA. Vous seriez malheureux, vous?

FRANCESCO. C'est ici que vous me le demandez, quand la mort d'un frère remplit mon âme de douleur; quand tous ceux que j'aime pleurent autour de moi! Ah! Linda, pourquoi faut-il que le bonheur de vous retrouver soit empoisonné par des regrets si amers?

LINDA, avec joie. Bonté du ciel! Mes prières ont été exaucées! Le Seigneur a touché le cœur de Francesco! Il est bon, maintenant; il est humain; il est digne de cette noble famille! Ah! le crime de mon mari serait donc moins grand que je ne l'avais cru!

FRANCESCO, se relevant. Un crime? Quel crime?

LINDA, se reprenant. Eh, mais... celui d'avoir douté de vous!

FRANCESCO. Oui, c'est mal, bonne mère... Laissez-moi toujours vous donner ce nom... Je sais que, dans le haut rang où le sort m'a placé, l'ambition et l'orgueil conseillent bien des fautes; mais ces funestes passions n'ont jamais effleuré mon âme! Ah! j'étais né pour mener une vie simple, près de vous, bonne mère, loin de ces grandeurs qui éblouissent, mais que l'on achète au prix de son repos!

LINDA. Est-ce bien possible? Ainsi, Francesco, si vous étiez né dans un rang obscur...

FRANCESCO. Je bénirais mon sort.

LINDA. Et vous ne regretteriez aucun de ces honneurs!

FRANCESCO. Aucun; le ciel m'en est témoin!

LINDA, avec élan. Ah! de quels scrupules je me sens soulagée! Ce poids m'oppresse depuis si longtemps! Je répondais devant Dieu d'une trop lourde faute. Ah! je ne serai plus seule à la porter! Quand je vous aurai dit la vérité, Francesco, vous ferez ce que votre conscience vous inspirera; mais, du moins, je n'aurai plus à me reprocher d'avoir appuyé le mensonge de mon mari, et peut-être cet aveu profitera-t-il au repos de son âme!

FRANCESCO, à part. Que veut-elle dire? (Haut.) Achevez...

LINDA, après avoir regardé autour d'elle, et à voix basse. Eh bien, Francesco, cesse de pleurer le prince Paolo comme un frère!

FRANCESCO. Comment?

LINDA. Son frère, ce n'est pas toi.

FRANCESCO. Ce n'est pas moi!... Qui donc?

LINDA. Ce petit malheureux que tu as tué...

FRANCESCO. Qu'est-ce que tu dis là?

LINDA. Réclamé par Astolfo, au moment même où il venait de mourir, c'est toi que mon mari lui a rendu en échange...

FRANCESCO. Moi? Perds-tu le sens, ou ai-je mal compris?... Je ne suis pas le fils du duc, moi?

LINDA. Tu ne l'es pas.

FRANCESCO. Et qui suis-je donc!

LINDA. Le fils d'un condottiere, dont la femme est morte dans ma demeure.

FRANCESCO, hors de lui. C'est impossible! Tu mens!

LINDA. Moi?...

FRANCESCO, de même. Et qui es-tu donc, toi-même, pour oser me dire tout cela? Linda! Quelle Linda? Est-ce que je vous connais, moi? Est-ce qu'hier seulement je me doutais de votre existence? Et cette femme vient de je ne sais où, pour me dire froidement : Descends du trône, prince de hasard, tu n'es que le fils d'un vagabond! Allons donc! Je crois vraiment que tu es folle!

LINDA. Dieu! Vous m'effrayez! Ah! pourquoi suis-je venue? (Elle veut sortir.)

FRANCESCO, la retenant par le bras. Ne sors pas d'ici!... Ne sors pas, malheureuse!

LINDA. Francesco!... Ces traits bouleversés, cet œil menaçant!... Ah! voilà l'enfant qui reparaît!...

FRANCESCO. Imprudente!

LINDA. Veux-tu donc me tuer?

FRANCESCO, feignant de revenir à lui. Moi!... Qu'est-ce donc?... Je crois que je m'égare... Ah! cette révélation... Frappé ce matin d'une si vive douleur... et maintenant, privé tout à coup d'un père et d'une mère bien-aimés... ces liens si chers, qu'on a cru formés par le sang, les voir rompus si brusquement... et se retrouver orphelin, seul au monde! Ah! c'est une secousse à troubler la raison!... Et si le ciel s'est servi de vous, Linda, pour m'infliger ce rude châtiment, oh! laissez-moi le temps de m'y habituer! (Il tombe abattu sur un siège.)

LINDA. Oui, j'ai mal fait peut-être... Mon secret m'a échappé... Il y a si longtemps qu'il me pesait comme un remords!

FRANCESCO. Je vous pardonne, Linda... Aussi bien je n'ai plus d'autre mère que vous... pauvre femme! Ainsi, depuis dix-sept ans, vous avez eu le courage de garder ce secret?

LINDA. Oui, je vous le jure!

FRANCESCO, s'approchant d'elle. Deux personnes seulement le connaissaient?

LINDA. Oui, mon mari et moi.

FRANCESCO. Et aujourd'hui?

LINDA. Aujourd'hui, il n'y en a que deux encore : vous et moi.

FRANCESCO, à part. Ah! c'est une de trop!

LINDA. A présent que vous savez tout, Francesco, ma conscience est satisfaite; c'est à vous de consulter la vôtre.

FRANCESCO. Ah! s'il ne s'agissait que de moi! Mais cette pauvre mère, qui vient de perdre son fils aîné et qui a reporté sur moi toute son affection! Ce père, ce prince qui voit en moi son unique héritier... Il me faut le temps de les préparer... Jusque-là, vous me promettez le secret, bonne mère?

LINDA. Oui.

FRANCESCO. Vous le jurez?

LINDA. Sur le salut de mon âme!

FRANCESCO, tressaillant en voyant entrer Guido. Le duc!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, GUIDO.

GUIDO. Eh bien, mon fils?

FRANCESCO, avec intention. Notre bonne Linda ne sait rien mon père.

GUIDO. Ainsi, elle n'a pas vu cette nuit les meurtriers?

LINDA. Si fait, monseigneur, j'ai vu leur chef.

GUIDO. Leur chef!

FRANCESCO, qui a frissonné. Ah!

LINDA. Mais sa figure était couverte d'un masque.

GUIDO. Mais sa taille?

LINDA. L'obscurité me l'a dérobée.

GUIDO. Et sa voix?...

LINDA. Sa voix?... J'en ai entendu de semblables... et je ne pourrais la reconnaître.

FRANCESCO. Vous voyez, mon père, qu'elle ne sait rien.

GUIDO. Encore un espoir trompé! Je retourne à regret en informer votre mère. Lui dirai-je que Linda reste auprès d'elle?

FRANCESCO, qui pendant toute cette scène a toujours observé Linda. Linda remercie Votre Altesse; mais elle désire s'éloigner.

GUIDO. Déjà?

LINDA. Oui, monseigneur; mon frère a besoin de mes soins.

GUIDO. Pourtant...

FRANCESCO. N'insistons pas, mon père; elle a hâte de revoir sa pauvre chaumière.

GUIDO, à Linda. Nos bienfaits vous y suivront.

FRANCESCO. Oui, bientôt, chère Linda, j'irai vous embrasser, comme je le fais en ce moment. (Il l'embrasse.)

GUIDO, prêt à sortir, s'arrêtant. Vous devez être heureuse, Linda, d'avoir retrouvé un bon fils!

FRANCESCO. Pas autant que moi, monseigneur, d'avoir retrouvé une bonne mère! (Linda sort par le fond, et Guido rentre à gauche.)

SCÈNE VII.

FRANCESCO, seul, puis BEPPO.

FRANCESCO Quelle découverte ! qui, moi? Je ne suis pas le fils du prince ! moi qui n'ai reculé devant rien... pas même devant le sang... et quel sang!... le sien... pour devenir son héritier... Je serais le fils de je ne sais quel aventurier!... et je l'apprends quand je touche au faîte de la puissance!... un pied dans l'abîme, un pied sur le trône! et ce secret terrible, il y a une femme qui le sait!... et j'ai laissé partir cette femme!... Ah! si j'avais été seul dans ce palais!

BEPPO entrant. Monseigneur...

FRANCESCO, vivement. Qu'est-ce? que me veut-on?

BEPPO. Ne vous fâchez pas, monseigneur, je m'en vais. (Il s'en retourne.)

FRANCESCO. Imbécile! qu'est-ce qui t'amenait? parle!

BEPPO. Je venais à propos de vos bonnes œuvres.

FRANCESCO, avec impatience. Après?

BEPPO. Il y a là un pauvre homme qui se recommande à vos bontés, en vous comblant de bénédictions.

FRANCESCO. Quelque vagabond.

BEPPO. Il a l'honnêteté peinte sur la figure. (A part.) C'est-à-dire qu'il a bien mauvaise mine.

FRANCESCO. Renvoie-le avec quelque argent.

BEPPO. C'est que je n'en ai pas.

FRANCESCO. Prends dans mon escarcelle.

BEPPO. Justement... c'est que je ne la trouve pas, votre escarcelle.

FRANCESCO. Comment?

BEPPO. Quand Votre Altesse est rentrée ce matin...

FRANCESCO. Chut!

BEPPO, baissant la voix. J'ai bien remarqué qu'elle ne l'avait pas.

FRANCESCO. Est-ce possible?

BEPPO. Que faut-il dire à cet homme?

FRANCESCO. Qu'il s'en aille.

LUIDGI, entrant. Pas encore, s'il vous plaît, monseigneur!

FRANCESCO, à part. L'homme de cette nuit!

BEPPO, à part. J'en suis pour ce que j'ai dit : il a bien mauvaise mine. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

FRANCESCO, LUIDGI.

FRANCESCO, à part. Remettons-nous... c'est quelque hasard. (Il s'assied. Haut.) Qui êtes-vous, et que désirez-vous de moi?

LUIDGI. Ce garçon s'est trompé, s'il vous a dit que je demandais l'aumône; c'est une dette que je viens réclamer.

FRANCESCO. Une dette?

LUIDGI. J'ai entendu annoncer à son de trompe, dans la ville, que le duc Guido de Gonzague promettait cinq cents écus d'or à celui qui dénoncerait l'auteur du meurtre de son fils aîné ; car il paraît que c'est le prince Paolo qui a été tué la nuit dernière.

FRANCESCO. Mon pauvre frère!... Eh bien?

LUIDGI. Eh bien, je viens chercher la récompense.

FRANCESCO. Comment! vous connaissez donc le meurtrier?

LUIDGI. Si je le connais!.. Pardieu! c'est vous.

FRANCESCO, se levant. Moi! misérable! tu oses...

LUIDGI. Ne nous emportons pas. Les masques et les déguisements peuvent tromper les camarades ; mais Luidgi n'est pas un novice. Je n'aime pas les cachotteries, moi, je vous l'ai dit, je ne travaille jamais sans savoir à qui j'ai affaire.

FRANCESCO. Une si odieuse supposition!

LUIDGI. Une supposition? vous allez voir. Il y a dans le costume d'un homme un certain détail qui attire d'abord mon attention ; c'est l'escarcelle. Je ne sais pourquoi mon œil s'y porte tout de suite. Or, vous avez ouvert la vôtre, cette nuit, pour me payer mon salaire, sans marchander, d'avance, en vrai grand seigneur. J'ai remarqué qu'elle était de velours et de soie, et je me suis dit : Gageons qu'il y a là-dedans quelque chiffre brodé en or, quelques armoiries peut-être... Et je l'ai fait enlever par curiosité. (Tirant l'escarcelle de sa poche.) La voilà, une F et un G, Francesco de Gonzague et la couronne de duc... Je vous rends... l'argent, je n'y ai pas touché... Oh! je ne suis pas un voleur, moi!

FRANCESCO. Fort bien... Mais sais-tu qu'à présent je suis le maître ici?

LUIDGI. Oh! pas assez cependant pour que je n'aie pas le temps de dire un mot. (Il tire une dague de dessous son pourpoint)

FRANCESCO, bas. Prétendrais-tu donc te dénoncer toi-même en nommant celui à qui ton bras s'est vendu?

LUIDGI. Ma foi, je suis las de la vie et de mon métier, et, s'il faut tôt ou tard que je monte à quelque potence, je ne serais pas fâché d'y figurer en bonne compagnie.

FRANCESCO. Tu ne parles pas sérieusement ; tu veux quelque chose de moi.

LUIDGI. Je vous l'ai dit, je veux la récompense du dénonciateur. Est-ce que je ne l'ai pas bien gagnée? est-ce que je n'ai pas nommé le vrai coupable? Je suis sûr qu'en m'adressant au duc, votre père...

FRANCESCO, vivement. Gagnée ou non, tu auras la somme.

LUIDGI, s'inclinant. Monseigneur...

FRANCESCO. Ton audace me plaît; et, puisque tu n'aimes pas le mystère, puisqu'il faut te parler à visage découvert, j'ai un autre service à réclamer de toi.

LUIDGI. Diable! vous êtes une bonne pratique, vous.

FRANCESCO. Tu fixeras le prix toi-même.

LUIDGI. Hum!... c'est donc un personnage bien important?

FRANCESCO. C'est une femme.

LUIDGI. Une femme?

FRANCESCO. Maîtresse d'un secret dangereux.

LUIDGI. Merci! gardez votre argent; je ne tue pas les femmes.

FRANCESCO. Mais, si tu savais...

LUIDGI. D'ailleurs, je vous l'ai dit, ce métier-là commence à me lasser. Il y a dans les environs un moine qui m'a dit à ce propos-là quelques paroles que j'ai encore là dans l'esprit. Il n'est pas bien sûr, voyez-vous, que le bras qui exécute ne soit pas responsable de ce qu'un autre a commandé... et, ma foi, j'ai bien envie de m'arrêter là... en tout cas, ce n'est pas par une femme que je continuerai.

FRANCESCO. Mais tu ne sais donc pas que celle-là est un témoin menaçant, et qu'elle est venue tout à l'heure ici, pour dénoncer le meurtre.

LUIDGI. Comment?

FRANCESCO. Elle a tout vu cette nuit, dans la cabane du Mincio. Elle a reconnu quelques-uns des meurtriers.

LUIDGI. Ah diable!

FRANCESCO. C'est moi qui l'ai interrogée. Aujourd'hui, j'ai obtenu son silence, mais demain elle peut parler, si on la laisse vivre.

LUIDGI. C'est différent, s'il y va du salut de tous.

FRANCESCO. Tu acceptes?

LUIDGI. Dame! mille ducats, est-ce trop?

FRANCESCO. Soit! mille ducats.

LUIDGI. Allons, marché fait. Mais c'est le dernier.

FRANCESCO. Tu trouveras la femme dans la cabane du Val Désert.

LUIDGI. Et les ducats?

FRANCESCO. Tu les auras demain. Tu ne te méfies pas de moi, je l'espère?

LUIDGI. Non... pour une bonne raison, monseigneur ; c'est que j'ai les moyens de vous faire payer. (Il sort.)

FRANCESCO, seul. Et moi, j'ai les moyens de me délivrer de toi, quand tu m'auras servi.

LUIDGI, saluant. Monseigneur...

SIXIÈME TABLEAU

L'extérieur de la cabane que l'on a vue au troisième tableau : elle s'étend, à gauche, au premier et deuxième plan; une grange y attenant au troisième plan; près de la grange, des tonneaux; au fond, à droite, un monticule praticable; au fond, le Mincio, un banc de pierre, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIETRO, étendant ses filets, LINDA, sortant de la cabane; puis PAOLO.

PIETRO. Eh bien, sœur, mon repêché, comment va-t-il, ce matin?

LINDA. Mieux, beaucoup mieux, quoique faible encore... Jésus, mon Dieu! quoi? c'est bien lui? ce jeune prince que sa famille pleure à Mantoue!

PIETRO. Je ne le sais que depuis ce matin, puisque le frère médicamenteur chez qui on l'avait transporté, m'avait défendu de l'interroger. Il paraît que sa blessure aurait été mortelle, si le froid de l'eau n'avait arrêté le sang,.. Est-ce que tu lui as dit que sa famille le croit mort?

LINDA. Sans doute.

PIETRO. Tu as eu tort; il va être d'une impatience!... Tiens! le voilà debout, et il veut sortir, quoique tout chancelant! (Allant au-devant de Paolo, qui paraît sur le seuil de la cabane.) Ah! mon

prince, voilà ce que j'appelle une grosse imprudence! (Il le soutient.) A peine hors de danger...

PAOLO. J'ai besoin d'air... j'étouffais là-dedans.

LINDA, lui donnant le bras de l'autre coté, et le conduisant vers le banc. Tenez, asseyez-vous ici, au soleil... cela vous fera du bien.

PAOLO, s'asseyant. Braves gens! que ne vous dois-je pas pour tous les soins que vous me prodiguez!

PIETRO. Bah! vous ne nous devez que peu de chose à nous, mais vous devez un beau cierge à la Madone de bon secours, la patronne des pêcheurs!... car, ma foi! quand les bandits vous ont jeté à l'eau, si vous n'étiez pas tombé juste à l'endroit où j'avais tendu mes filets, vous seriez coulé à fond, et bien fin qui vous aurait repêché.

PAOLO. C'est vrai; j'ai été sauvé comme par miracle.

PIETRO. Oui, par miracle. Mon camarade Carlo et moi, nous guettions quelque bonne prise, depuis deux heures, et nous allions y renoncer, quand tout à coup nous entendons *boum!...* « Qu'est-ce que c'est que ça? disons-nous; serait-ce une pêche miraculeuse? » Nous filons vers l'endroit où le poids entraînait le filet, et nous apercevons un homme... c'était vous; vite, nous vous tirons de là, mais vous ne donniez pas signe de vie... Nous amarrons près de là, et nous vous portons dans la cabane du frère Géronimo, le médicamenteur de la contrée, où vous êtes resté dix jours... le temps de vous remettre assez pour être transporté ici... et voilà déjà que vous voulez courir les champs?

PAOLO. Ce qui me tue, maintenant, c'est mon inaction forcée! Ainsi, vous n'avez pu savoir ce qu'est devenue la jeune fille que j'accompagnais, et que vous-même, Linda, vous avez vu enlever de cette cabane?... Ah! je tremble que les misérables n'aient consommé un double meurtre.

LINDA. Oh! pour cela, non! Je l'ai dit, et je vous le répète, je suis sûre qu'ils n'ont pas attenté aux jours de la signora... Ils l'ont placée dans une litière, et se sont servi des chevaux de votre escorte... J'ai appris cela par le bandit blessé qui est mort dans notre cabane... mais je n'ai pu savoir quelle route ils avaient prise.

PAOLO, se levant. Ah! je découvrirai l'auteur de ce rapt infâme! car je ne puis endurer plus longtemps cette fièvre d'incertitude... je veux connaître le sort de ma chère Bianca. (Avec énergie.) Il faut que je parte, que je la cherche, que je la rejoigne au prix de ma vie!... (Il retombe épuisé sur le banc.) Oh! mes forces, mes forces! Dieu ne veut-il pas me les rendre?

LINDA, le soutenant. Ce n'est pas le moyen de les retrouver que de vous tourmenter comme vous le faites. Allons, monseigneur, soyez raisonnable. Tout prince que vous êtes, vous êtes aussi mon malade, et je veux que vous guérissiez.

PAOLO. Bonne Linda!

PIETRO. Elle a raison... ce serait vous exposer de toute façon que de nous quitter!... Si vos ennemis vous rencontraient, seriez-vous en état de vous défendre? Ici, au contraire, vous ne courez aucun danger, puisqu'on vous croit mort.

PAOLO. Ah! voilà justement ce qui me désespère! quand je songe à l'affliction de mon père, aux angoisses qui abrégeront peut-être les jours de ma pauvre mère!

PIETRO. Eh bien, je me charge de les calmer... Donnez-moi un message pour eux, et je le leur porterai sur-le-champ.

PAOLO. Ah! Pietro, tu me sauves deux fois la vie! Oui, je vais écrire à mon frère Francesco pour qu'il apprenne avec ménagement au duc et à ma mère le miracle de ma délivrance.

PIETRO. C'est cela; de mon côté, il faut que je me procure un bon cheval, celui du capitaine espagnol, à un mille d'ici, et, en repassant, je prendrai votre message.

PAOLO. Pauvre frère, quelle sera sa joie! Je vais préparer ma lettre.

PIETRO, à Linda. Adieu, sœur. (La voyant rêveuse.) Eh bien, à quoi penses-tu donc?

LINDA. Moi?... à rien! (A part.) Son frère!

PAOLO. Conduisez-moi, bonne Linda... j'ai encore besoin de votre bras. (Linda lui donne le bras, et rentre avec lui dans la cabane. — Pietro sort par le fond.)

SCÈNE II.

(Au moment où Linda et Pietro disparaissent, on aperçoit Luidgi au haut du monticule. Il est enveloppé d'un manteau et porte un large feutre, il descend lentement, en regardant la maison et les environs comme pour se reconnaître.)

LUIDGI, seul. C'est bien ici... voilà la cabane du passeur... c'est là que cette nuit... (regardant la rivière) et là... ouf! Avant d'entrer, reposons-nous un moment. (Il va s'asseoir sur le banc.) Voilà huit jours que cette damnée besogne devrait être faite, et voilà huit jours que j'erre d'un endroit à l'autre sans pouvoir me décider. Cependant, il me presse, lui... il a peur de cette femme, le lâche!... Enfin, un marché est un marché. Ah! pourquoi faut-il qu'à ma sortie de prison, j'aie rencontré ce Spoletta! (Il se lève et marche avec agitation.) Que diable se passe-t-il donc en moi? Autrefois, je n'avais pas de ces faiblesses-là. Déjà l'expédition de l'autre jour me pèse sur la conscience, quoique ce ne soit pas moi qui aie frappé le jeune homme, et que je n'aie fait que jeter son cadavre à l'eau; et maintenant, l'idée de lever le poignard sur une malheureuse que je n'ai jamais vue, cela seul me trouble au point que, si je n'avais pas mangé d'avance une partie de la somme promise, je crois que je serais capable d'y renoncer. Allons, allons, il est trop tard; fais ton métier, malheureux, puisque tu n'as pas le choix d'un autre. (Allant se rasseoir sur le banc.) Par exemple, une fois riche (et je le serai avec les ducats de ce dernier marché), je reviens à mes projets de réforme et de retraite; je cherche partout ma pauvre Linda, et, si elle existe encore, je partage avec elle toute cette fortune, sans lui en dire l'origine; enfin, je fais fonder une neuvaine dans le couvent du bon moine, pour le repos des victimes de tous les coquins qui m'ont employé. Oui, cette fois encore, pour la dernière, et tout sera dit. (Il se remet à rêver.)

SCÈNE III.

LUIDGI, LINDA.

LINDA, sortant de la cabane, elle est pensive. Francesco, son frère! lui dire la vérité, ce serait l'affliger; d'ailleurs j'ai promis le secret.

LUIDGI, l'apercevant, à part. Une femme!... C'est celle-là sans doute. (Il porte la main sur son stylet.) Un moment... ne commettons pas d'erreur; sachons d'abord si c'est bien elle.

LINDA. Où donc est Pietro? (Elle regarde et aperçoit Luidgi, enveloppé dans son manteau et le capuchon rabattu sur les yeux.) Ce n'est pas lui... Quel est cet homme?

LUIDGI, à part. Je ne veux pas la regarder en face... cela me troublerait. (Haut, en détournant la tête.) Vous êtes la maîtresse de cette cabane?

LINDA. Oui.

LUIDGI, à part. C'est celle-là.

LINDA, s'approchant. Que voulez-vous?

LUIDGI, levant le bras. Je veux... je veux...

PAOLO, en dehors, appelant. Linda!

LUIDGI, s'arrêtant, frappé. Linda!... est-ce Linda qu'on appelle? Linda! qui donc?

LINDA. C'est moi.

LUIDGI. Vous?... (Reculant.) Miséricorde!

LINDA. Cette voix... ces traits... juste ciel!

LUIDGI, laissant tomber son stylet. Ma femme!

LINDA. Luidgi!

LUIDGI, se couvrant le visage. Ah! malheureux! c'était elle!

LINDA. Toi! c'est bien toi?... après dix ans!... et quand nous nous retrouvons, tu te détournes de moi?... Pourquoi sembles-tu frappé d'étonnement... presque de honte? ce n'est donc pas moi que tu cherchais ici?

LUIDGI, vivement. Non... oh! non... j'ignorais... le hasard... toi, ma pauvre et bonne Linda, la compagne de tant de mauvais jours, c'est toi que... (A part.) Oh! les scélérats!

LINDA. Explique-toi, mon frère n'est pas ici, et c'est heureux peut-être... tu peux parler. Dois-je me réjouir à ta vue, ou faut-il que je rougisse encore? d'où viens-tu?

LUIDGI. Des cachots de Venise où je suis resté dix ans.

LINDA. En punition de quelques nouveaux méfaits?

LUIDGI, d'un ton sombre. Oui... et te le dirai-je? j'étais sorti de là le cœur endurci, prêt à commettre encore d'autres crimes... (Mouvement de Linda.) Mais ce que dix années n'ont pu faire, un moment seul l'a fait! Ne crains rien, va, je suis changé, bien changé...

LINDA. Je ne comprends pas?

LUIDGI. Eh! tu ne peux pas comprendre!... Quand je te regarde, pauvre femme... ah! je voudrais bien t'embrasser!... mais, non... je ne le mérite pas... mais, en attendant, me voilà, je ne te quitte plus, et je te protégerai contre tous... oui, je te le jure par le ciel! (Ramassant son stylet.) Et par ce poignard... (Le brandissant.) Ah! qu'ils y viennent!

LINDA. Ce n'est pas moi, Luidgi, qu'il s'agit de défendre... mais il y a ici un hôte qui aura peut-être besoin de ton bras.

LUIDGI. Qui donc?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAOLO.

PAOLO, à Linda. Voici le message pour mon frère.

LUIDGI, reculant. Sainte Madone! que vois-je là!

LINDA. Qu'a-t-il? mon Dieu!

PAOLO. Quel est cet homme?

LINDA. Ne craignez rien, c'est mon mari. (A Luidgi qui est resté l'œil fixe et le bras étendu vers Paolo.) Luidgi, qu'as-tu donc?

LUIDGI, avec égarement. Là!... là!... devant moi!... est-ce un fantôme?

LINDA. Luidgi...

LUIDGI, de même. Les morts reviennent donc?

LINDA. Es-tu fou?

LUIDGI. Il y a dix jours, ici même, percé de coups... jeté dans cette rivière.

LINDA. Puis sauvé par mon frère.

LUIDGI. Sauvé! dis-tu vrai?... Oui, oui, Dieu en soit loué, pardonnez-moi, prince Paolo!

PAOLO. Te pardonner?

LINDA. Malheureux! tu étais donc parmi les meurtriers?

LUIDGI. Ah! ce n'est pas moi qui ai frappé! et pourtant ils m'avaient payé pour ce meurtre.

LINDA, se détournant. Horreur!

PAOLO. Payé! on t'avait payé ma mort! Tu connais donc l'auteur de cet infernal complot?

LUIDGI. Oui, je le connais... et vous aussi.

PAOLO. Qui donc?... parle!

LUIDGI. Par Dieu, c'est le second fils du duc votre père; on l'appelle le prince Francesco.

PAOLO. Mon frère!

LINDA. Francesco!

PAOLO, indigné. Ah! tu mens, misérable!

LUIDGI, avec fermeté. Luidgi est peut-être un misérable, mais Luidgi ne ment pas, monseigneur.

PAOLO. Alors, tu t'es laissé tromper.

LUIDGI. Oui, d'abord par son masque.

LINDA. Son masque!

LUIDGI. Mais, plus tard, dans son palais, je l'ai bien forcé de me montrer son visage.

LINDA. Ah! je me rappelle... cette voix qui m'a frappée.

PAOLO. Mais c'est impossible! non, je ne peux pas, je ne veux pas le croire! un frère, armer des assassins contre son frère! Ah! toute mon âme se révolte à cette idée! ce serait à faire prendre en horreur la nature humaine! ce serait à faire douter de Dieu!

LINDA. Eh bien, non, monseigneur, n'ayez ni doute ni désespoir! Grâce au ciel, ce n'est pas un frère qui a commis ce crime...

LUIDGI. Qu'est-ce que tu dis là?

PAOLO. Ce n'est pas Francesco?

LINDA. Francesco n'est pas votre frère.

PAOLO. Il n'est pas mon frère!

LUIDGI. Comment? le prince?

LINDA. Il n'est pas prince! il le sait maintenant! Voilà quinze ans qu'il occupe la place de votre frère, de votre frère qu'il a tué étant enfant! Te le rappelles-tu, Luidgi?

LUIDGI. Eh quoi! ce fils d'une mendiante, remis par moi au seigneur Astolfo, en échange du sien...

LINDA. C'était lui! J'ai reconnu, dans le seigneur Guido de Gonzague, l'homme qui me confia autrefois le pauvre petit Franceschino, et il m'a bien reconnue aussi, lui!

PAOLO. Eh quoi! une imposture si audacieuse!

LUIDGI. Un beau chef-d'œuvre que j'ai fait là! J'ai fourré un serpent dans un nid d'aigle! Ah! j'en suis assez puni, allez!

PAOLO. Et mon père, ma mère, savent-ils?...

LINDA. Non, monseigneur; je vous croyais mort, et, devant la douleur et les larmes de votre mère, je n'ai pas eu le courage de lui ôter sa dernière illusion.

PAOLO. Il est donc vrai! Eh bien, allons droit à Mantoue.

LUIDGI. Parti chanceux, monseigneur. Francesco est maître dans le palais, et avant d'arriver à votre père, vous tomberiez entre ses mains.

PAOLO. Moi qui l'aimais! moi qui me fiais à lui! (montrant la lettre) en ce moment même! moi qui comptais sur son aide pour retrouver ma fiancée!

LUIDGI. Et c'est lui qui vous l'a enlevée! Car il voulait vous prendre à la fois votre héritage et votre femme, à vous qu'il croyait son frère... J'ai fait là un joli élève!

PAOLO. Pauvre Bianca! Tu dois savoir où il l'a fait conduire?

LUIDGI. Non, par malheur; mais je le saurai, et je vous promets...

PAOLO. Eh! comment puis-je avoir confiance en toi, après l'horrible métier que tu as fait?

LUIDGI. Oh! monseigneur, c'est le malheur du temps : fainéant d'abord, ivrogne ensuite, je n'avais plus d'autre ressource que de me faire sacripant... Mais, à l'heure qu'il est, c'est fini... Un bon moine m'avait déjà à moitié converti : Linda a fait le reste... (mouvement de Linda) oui, Linda; car savez-vous pourquoi j'étais ici? pour le tuer...

LINDA. Moi?...

LUIDGI. Oui, toi, pauvre femme! par l'ordre du monstre que tu as nourri! Tu as fait là aussi un joli nourrisson... Oh! rien que pour cela, je me déteste; mais le passé doit s'expier. Autant j'ai commis de mauvaises actions, autant j'en veux faire de bonnes, et le compte sera long avant que la balance soit rétablie. Aussi, je commence tout de suite, si Linda veut me pardonner.

LINDA. Moi!

LUIDGI. Allons, pauvre femme, un bon mouvement! ça me donnera du cœur pour servir ce brave jeune prince.

LINDA. Eh bien, arrache la jeune duchesse au pouvoir du misérable Francesco, et ramène-la près de son fiancé; mon pardon est à ce prix. (En ce moment, on entend des voix sur la montagne, en dehors.)

SPOLETTA, en dehors. Par ici, te dis-je; voilà bien le sentier.

LUIDGI. Hein? je connais cette voix-là... (Il remonte la scène.) Tout juste; c'est ce coquin de Spoletta, l'âme damnée de Francesco... et il n'est pas seul.

PAOLO. Que viennent faire ici ces hommes? est-ce moi qu'ils cherchent?

LUIDGI. Non, puisqu'on vous croit mort. Rentrez, mon prince; faible comme vous êtes, que vous servirait la bravoure? Vous aurez votre revanche, allez, c'est Luidgi qui vous en répond.

LINDA. Oui, venez; votre sûreté est la nôtre.

PAOLO. Allons. (Il rentre avec Linda dans la cabane.)

SCÈNE V.

LUIDGI, puis SPOLETTA et DEUX BANDITS.

LUIDGI, seul. A qui diable en veulent-ils? à moi sans doute. Le Francesco les aura chargés de me surveiller, ou peut-être de me payer les mille ducats... en monnaie de plomb... Soyons sur nos gardes. (Il examine ses pistolets et sa dague, pendant que Spoletta descend la colline avec ses compagnons; puis il se met à chantonner d'un air indifférent.)

SPOLETTA, à l'un des bandits. Quand je te le disais, voilà la maison. (Apercevant Luidgi.) Et tiens, c'est le camarade que nous cherchons... Saluto, amico Luidgi.

LUIDGI. Ah! c'est ce bon Spoletta, que nous n'avons pas vu depuis l'événement.

SPOLETTA. Parbleu! tu sais bien que je m'étais joint à l'escorte comme officier du duc de Ferrare... C'est en cette même qualité que j'ai disparu, soi-disant pour porter au duc la nouvelle de l'enlèvement de sa fille.

LUIDGI. Bien joué! Mais que diantre viens-tu faire ici?

SPOLETTA. Nous venons te chercher de la part du maître.

LUIDGI. Ah bah! il ne peut donc plus se passer de moi?

SPOLETTA. Tu es son bras droit.

LUIDGI, à part. Et toi, son bras gauche... Je me défie de cette escorte d'honneur. (Haut.) Tu arrives donc de Mantoue?

SPOLETTA. Non pas, mais du château Noir.

LUIDGI. Tu appelles cela un château, une vieille tour en ruines, qui sert de gîte aux hiboux et aux routiers sans domicile? Ah! je m'y suis caché assez souvent.

SPOLETTA. On l'a restaurée par ordre du maître, pour y loger la signora en question.

LUIDGI. Celle que vous avez enlevée d'ici?

SPOLETTA. Justement.

LUIDGI. Ah! elle est dans le château Noir?

SPOLETTA. Avec la signora Spoletta, mon épouse, qui lui sert de camériste.

LUIDGI. Et toi de majordome?

SPOLETTA. Oui, mais il paraît que tu vas me remplacer.

LUIDGI. Ah! tu crois?

SPOLETTA. Puisque le maître me charge de t'amener.

LUIDGI. C'est juste. Il est donc au château Noir?

SPOLETTA. Pas encore, il doit y arriver demain ou après-demain.

LUIDGI, à part. Diable! (Haut.) C'est bon, tu peux lui dire que j'y serai aussitôt que lui.

SPOLETTA. Tu ne viens donc pas avec nous?

LUIDGI. Ta société, cher Spoletta, me serait on ne peut plus agréable, mais j'ai encore à faire ici.

SPOLETTA. Est-ce que tu n'en as pas encore fini, avec cette femme?

LUIDGI. Ah! tu sais...

SPOLETTA. Je sais qu'elle nous gêne, et que tu as promis...

LUIDGI. Ma foi, j'arrive et je n'ai pas encore eu le temps...

SPOLETTA. Lambin, va! je t'ai connu plus expéditif; veux-tu que nous te donnions un coup de main? Allons, vous autres... (Il veut entrer dans la cabane.)

LUIDGI, lui barrant le passage. Doucement.

SPOLETTA. Pourquoi?

LUIDGI. Elle n'est pas seule.

SPOLETTA. Son frère est là?

LUIDGI. Oui... et son mari aussi.

SPOLETTA. Bon, qu'importe? ils ne sont que deux, et nous sommes quatre... entrons. (Il tire son poignard, les deux bandits en font autant.

LUIDGI, les arrêtant. Eh non, vous dis-je, ce serait nous perdre... aux premiers cris de la femme l'éveil serait donné; il y a des soldats dans le pays... le meurtre du jeune prince a répandu l'alarme... on t'a vu avec son frère, et si tu étais reconnu...

SPOLETTA. Tu as raison; il faut agir avec circonspection... une idée! ce moyen-là ne compromettra personne.

LUIDGI. Qu'est-ce que c'est?

SPOLETTA. Pour éviter une lutte qui pourrait attirer du monde, nous allons, moi et ces hommes, nous cacher d'abord dans cette grange; il doit y avoir là de la paille et du foin. (Il va regarder dans la grange.) Tout juste, il y a même des fagotins qui flamberont en un clin d'œil.

LUIDGI, à part. Quel est son dessein?

SPOLETTA. Cette grange est attenante à la cabane qui est en bois et en chaume.

LUIDGI. Hein? comment? tu veux...

SPOLETTA. Dans un instant la nuit sera venue; nous mettons le feu, puis nous barricadons la porte que voici.

LUIDGI, à part. Ah! damné coquin! nous verrons!

SPOLETTA. Tu dis?

LUIDGI. Je dis que ton moyen est bon.

SPOLETTA. Comme cela, rien à craindre pour nous... un accident! un hasard aura tout fait. Voici la nuit.

LUIDGI. Attendons qu'ils soient endormis... vous, entrez dans la grange; moi j'attendrai à la porte, et quand il sera temps, je donnerai le signal, le cri du hibou.

SPOLETTA. C'est convenu.

LUIDGI. As-tu ce qu'il te faut pour allumer la paille?

SPOLETTA, tirant une petite boîte. Ces choses-là ne s'oublient pas.

LUIDGI, feignant d'entendre du bruit. J'entends venir... entrez vite. (Spoletta et les deux hommes entrent vivement dans la grange, sans reprendre leurs manteaux et leurs chapeaux qu'ils ont laissés sur le banc. Luidgi ferme doucement sur eux la porte de la grange.)

SCÈNE VI.

LUIDGI, LINDA, PAOLO.

LUIDGI, courant à la porte de la cabane. Linda! Linda! et vous aussi, seigneur Paolo, venez vite.

LINDA. Qu'y a-t-il?

LUIDGI. Chut! parlez bas... les bandits sont là, enfermés dans la grange. Préparons-nous à partir.

LINDA. Partir! au milieu de la nuit! Pourquoi?

LUIDGI. Pour aller délivrer la signora Bianca.

PAOLO. Tu sais donc où elle est?

LUIDGI. Au château noir, où il faut que nous soyions demain.

PAOLO. Partons alors, partons vite.

LINDA. Mais faible comme vous l'êtes...

PAOLO. Ah! la pensée de délivrer Bianca me donnera des forces!

LUIDGI. Très-bien; mais auparavant, dis-moi, Linda, y a-t-il quelque chose de précieux dans la cabane qu'on puisse emporter facilement?

LINDA. Non. Pourquoi?

LUIDGI. C'est que, dans un instant, mes deux bandits vont y mettre le feu.

LINDA. Ah! mon Dieu! notre pauvre chaumière!

PAOLO. Ne la regrettez pas, Linda.

LUIDGI. Non, parbleu! On te donnera un meilleur gîte. Il n'y a pas de porte qui communique de la cabane à la grange?

LINDA. Non.

LUIDGI. En ce cas, fermons celle-ci, et aide-moi à barricader la porte de la grange avec ces tonneaux. (Il pousse, avec l'aide de Linda, deux tonneaux devant la porte de la grange. A Paolo et à Linda.) Maintenant, couvrez-vous de ces manteaux, et en route pendant que je vais donner le signal! (Il imite le cri du hibou et monte le rocher avec Linda et Paolo. Bientôt on voit une épaisse fumée, puis des flammes sortir de la grange.) Il a allumé la paille!

SPOLETTA, dans la grange. Luidgi!

LUIDGI. Et les fagotins. Quel feu de joie! (On entend Spoletta et les bandits frapper à coups redoublés en criant : Luidgi! Luidgi! Ouvre-nous! Nous sommes enfermés!... Les flammes se font jour. Une partie du toit s'écroule. Alors on voit Spoletta et les autres, le visage noirci et les vêtements brûlés, cherchant à sortir par le toit et s'accrochant à une poutre.)

SPOLETTA, aux autres. Par ici! par ici! (Tout à coup la poutre casse, et ils retombent dans les flammes, pendant que, du haut du rocher, Paolo s'éloigne. Luidgi menace du geste les brigands, et Linda se jette à genoux.)

SEPTIÈME TABLEAU

Les ruines du château Noir; au fond, un parapet bordant un fossé au-delà duquel est la campagne; à gauche, une tour praticable servant d'habitation, et dont on voit la plate-forme; à droite, des arcades ruinées formant l'entrée d'une galerie.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BEPPO, Hommes d'armes.

BEPPO, aux hommes d'armes. Faites bonne garde, vous autres! Depuis que notre honoré maître, le bon seigneur Francesco, a délivré la signora Bianca, amenée ici par les satellites du duc Uberto, son oncle, la surveillance ne doit pas se relâcher!...

PREMIER HOMME D'ARMES. Ah çà, l'ami Beppo, tu fais donc tous les métiers? Te voilà à la tête des troupes à présent?

BEPPO. Pourquoi pas? Ça n'a rien de bien difficile; quand on me dit tout ce qu'il faut faire... Ainsi, tenez : le prince Francesco m'a commandé de chercher partout dans ces ruines, si les bandits, dont c'était autrefois le refuge, y ont laissé des armes et des barils de poudre; et moi, alors, je vous commande de chercher partout dans ces ruines si les bandits y ont laissé des armes et des barils de poudre!

PREMIER HOMME D'ARMES. Eh oui, par le diable! il y a de quoi faire sauter tout le château!

BEPPO, reculant effrayé. Holà! Eh, qu'est-ce que vous dites donc là, vous? (On entend un son de trompette au dehors.) Qu'est-ce que c'est que ça?

PREMIER HOMME D'ARMES, regardant au fond. Trois individus que l'on amène!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUIDGI, PAOLO, LINDA, enveloppés de manteaux et couverts de larges chapeaux.

DEUXIÈME HOMME D'ARMES, entrant. On a surpris ces gens-ci près de la petite poterne. C'est à vous de les interroger!

BEPPO. Alors, interrogeons. (A Luidgi.) Parlez. Êtes-vous de l'infernale bande qui a enlevé la princesse Bianca et assassiné son fiancé? Si vous en êtes, dites-le, et je vous arrête; si vous n'en êtes pas, dites-le aussi, et je vous arrête tout de même, en attendant.

LUIDGI. Je viens ici par ordre du maître qui m'a dépêché Spoletta.

BEPPO. Votre nom?

LUIDGI, se découvrant. Luidgi.

BEPPO. Dieu me pardonne! c'est le mendiant qui est venu au palais ducal pour implorer la charité de Son Altesse! Je vais voir si elle peut faire quelque chose pour vous!

LUIDGI. Comment? le prince Francesco est déjà ici?

BEPPO. Depuis une heure.

LUIDGI, bas, en se retournant vers les deux autres. Maledetto!

BEPPO. Nous sommes arrivés à temps pour arracher la princesse Bianca aux meurtriers de notre bien-aimé frère... c'est-à-dire du frère bien-aimé de notre bien-aimé prince. Il m'a dit : Avertis-moi, s'il se présente des vagabonds... je vais l'avertir qu'il se présente des vagabonds. (Il sort.)

SCÈNE III.

LUIDGI, PAOLO, LINDA, Factionnaire, au fond.

LUIDGI. Il nous a devancés, c'est le diable qui s'en mêle.

LINDA. Que faire maintenant?

PAOLO. Payer d'audace; me nommer. Il y a ici des soldats de mon père.

LUIDGI. Oui, mais il y a aussi bon nombre de routiers et de bandits, nouvellement enrôlés par notre ennemi. J'ai retrouvé en entrant, et j'en ai honte, beaucoup de figures de connaissance.

PAOLO. Eh bien?

LUIDGI. Rien à attendre d'eux; pour un ducat ils vendraient leur père.

LINDA. Mais nous sommes perdus, alors.

LUIDGI. Oui, ça en a l'air; mais, par le ciel, si je vous ai conduits dans la souricière, c'est à moi de vous en faire sortir.

PAOLO. Si près de Bianca, et ne pouvoir lui parler!

LUIDGI. Oh! l'amour viendra plus tard; en attendant, ne nous trahissez pas; entrez sous cette galerie... oh! je connais bien ces ruines, il y a même quelque part une certaine cachette souterraine... mais on vient, laissez-moi d'abord employer la ruse, et si j'échoue...

PAOLO. Je prendrai conseil de mon courage.

LUIDGI. Hâtez-vous. (Paolo et Linda disparaissent sous les arcades à droite.)

SCÈNE IV.

LUIDGI, FRANCESCO, BEPPO, QUELQUES HOMMES D'ARMES.

FRANCESCO, apercevant Luidgi, à part. C'est bien lui!... Maladroit de Spoletta! pourquoi l'a-t-il épargné!... (A Beppo.) Beppo, va prier la princesse de se rendre ici. (Beppo entre dans la tour à gauche.)

LUIDGI. Monseigneur, je me rends à vos ordres, et...

FRANCESCO, l'interrompant avec violence. Que vient-on de me dire, misérable? tu es l'agent d'un exécrable ambitieux et l'un des meurtriers de mon frère?

LUIDGI, interdit. Moi... comment?

FRANCESCO. Silence, bandit. (Aux hommes d'armes.) Qu'on le désarme!... (On se jette sur Luidgi, on lui arrache ses armes.)

LUIDGI. Imbécile que je suis! je n'avais pas prévu celui-là.

FRANCESCO, aux hommes. Maintenant, laissez-nous. (Les hommes d'armes sortent. Changeant de ton.) Approche et ne crains rien... ne vois-tu pas que c'est une comédie que je joue?

LUIDGI. Hein? comment? c'est?... Je vous fais mon compliment, vous êtes plus fort que je ne croyais.

FRANCESCO. Tu as été bien long à venir.

LUIDGI, le regardant fixement. Vous ne m'attendiez plus, je parie.

FRANCESCO, à voix basse. Eh bien, cette femme?...

LUIDGI, à voix basse. Cette femme, ma foi, monseigneur, elle est allée rejoindre l'autre... le jeune prince.

FRANCESCO. Au fond du Mincio?

LUIDGI. Si l'un y est, l'autre doit lui tenir compagnie... c'est tout ce que je puis vous dire.

FRANCESCO. Et Spoletta?

LUIDGI. Fi! un ivrogne!

FRANCESCO. Tu l'as donc laissé en route.

LUIDGI. Il était si ému...

FRANCESCO. Beppo m'a dit que deux hommes étaient avec toi... qui sont-ils?

LUIDGI. Eh mais... les deux camarades de Spoletta.

FRANCESCO. C'est bien. (Lui donnant une bourse.) Voici la somme promise.

LUIDGI. Ah! monseigneur, que de loyauté! Est-ce que vous avez encore besoin de moi?

FRANCESCO. Précisément.

LUIDGI. Parlez.

FRANCESCO. La duchesse Bianca va venir, tu confesseras devant elle le crime dont je t'ai accusé tout à l'heure.

LUIDGI. Quoi?

FRANCESCO. Tu avoueras que tu es un affidé du duc Uberto, et qu'il t'a payé, toi et les tiens, pour enlever sa nièce et faire périr le jeune prince. Comprends-tu?

LUIDGI. Je comprends qu'avec cet aveu-là vous pouvez me faire pendre sur place.

FRANCESCO. Allons donc, est-ce que j'en aurais besoin?

LUIDGI. C'est vrai.

FRANCESCO. Si tu m'obéis, je me fais fort, au contraire, de te laisser échapper, et l'on n'accrochera à la potence que tes deux compagnons.

LUIDGI. Grand merci, monseigneur.

FRANCESCO. Chut! voici la princesse. (Bianca paraît à la porte de la tour; Francesco va au-devant d'elle.)

LUIDGI, à part. Si je pouvais lui faire comprendre...

SCÈNE V.

LES MÊMES, BIANCA.

FRANCESCO. Venez, chère Bianca. Hélas! à la joie de vous avoir délivrée succède la douleur de vous apprendre une affreuse nouvelle.

BIANCA. Ciel! le prince...

FRANCESCO. Il y a une heure, je doutais encore... mais l'illusion n'est plus permise.

BIANCA. Ils l'ont tué!

FRANCESCO. Les meurtriers, découverts par mes hommes d'armes aux environs de ce château, ont avoué leur crime.

BIANCA. Paolo! il est donc vrai! Mon bien-aimé Paolo! il n'est plus!

LUIDGI, à part. Pauvre signora!

BIANCA. Oh! les monstres! Que leur avait-il fait? qui les a poussés à ce crime?

FRANCESCO. Qui, dites-vous? (A Luidgi.) Approche, malheureux, et répète ce que tu m'as dit.

BIANCA, reculant et se cachant le visage. Son assassin devant moi! encore teint de son sang, peut-être!

LUIDGI, fléchissant le genou. Ne le croyez pas, noble princesse. Si le meurtre m'a été commandé, ma main, grâce au ciel, n'y a pris aucune part; je le jure par celui que vous pleurez, et qui l'attesterait (Avec intention) s'il était là pour m'entendre.

FRANCESCO, avec impatience. Que ce soit toi ou tes compagnons, nomme celui qui a payé ce meurtre.

LUIDGI, se relevant. Celui qui l'a payé? Oh! celui-là, signora, c'est un grand personnage placé sur les marches d'un trône, un parent dénaturé que l'ambition dévore, l'ambition, cette passion furieuse qui frappe sans pitié, brise les liens les plus sacrés et balaye dans le sang tout ce qui lui fait obstacle!

FRANCESCO, frappant du pied. Assez de paroles! on ne te demandait que le nom du duc Uberto.

BIANCA. Uberto! mon oncle! oh! c'est impossible!

FRANCESCO. Que ne puis-je en douter! (A Luidgi.) Maintenant, sors d'ici, ou je pourrais bien me repentir de t'avoir fait grâce en échange de tes aveux.

LUIDGI, à part. Je vais voir ce qu'on peut attendre des soldats du duc de Mantoue. (Il sort.)

SCÈNE VI.

FRANCESCO, BIANCA, puis LINDA, puis PAOLO.

FRANCESCO, à Bianca, qui est restée accablée. J'ai hâte, Bianca, de vous arracher à cet horrible séjour. Mon désir, avant de savoir la vérité, était de vous conduire à Ferrare, mais vous y retrouveriez un ennemi.

BIANCA. Non, je ne puis le croire encore.

FRANCESCO. Quelles preuves vous faut-il donc?... Non, ce n'est plus à Ferrare, c'est à Mantoue que vous devez chercher un asile; c'est là qu'une mère vous attend.

BIANCA. Oui, une pauvre mère désolée, comme moi.

FRANCESCO. Veuillez, signora, vous préparer au départ. (A Beppo, qui paraît au fond.) Beppo, la litière de la duchesse est-elle prête?

BEPPO. Oui, monseigneur, tous vos nouveaux soldats sont rangés au bas des murailles et n'attendent que votre signal.

FRANCESCO, bas. Tous ceux sur qui je puis compter. C'est bien. (Pendant ces derniers mots Bianca, triste et rêveuse, s'est appuyée contre les arcades; Linda sort des ruines et se glisse tout doucement près d'elle.)

LINDA, bas à Bianca, pendant que Francesco donne quelques ordres à Beppo. Au nom du ciel, ne partez pas avec cet homme.

BIANCA. Qui m'a parlé? (Elle regarde Linda, qui s'est découvert la figure.) Cette femme?... Ah! quel souvenir!... Ces traits...

LINDA, voyant Francesco se rapprocher. Silence! (Elle se cache de nouveau.)

BIANCA. Mon Dieu! que signifie?...

FRANCESCO, revenant vers elle quand Beppo est sorti. Venez, chère Bianca, il est temps. (Il lui tend la main.)

BIANCA, retirant sa main. Seigneur?

FRANCESCO. Hésitez-vous?

BIANCA, troublée. Je ne sais... plus tard... Je voudrais être seule.

FRANCESCO. Mais moi, je dois vous emmener... il le faut... à l'instant même.

BIANCA. Pourtant...

FRANCESCO. Il le faut, vous dis-je, venez. (Il lui prend la main et l'entraîne.)

PAOLO, couvert de son manteau et de son chapeau, se plaçant devant lui. Vous ne sortirez pas!

FRANCESCO. Qu'est-ce à dire... et qui ose?...

PAOLO. Vous ne sortirez pas!

BIANCA. Ah! cette voix...

FRANCESCO. Qui donc es-tu?

PAOLO, rejetant son manteau et son chapeau. Celui qui a le droit de te commander.

FRANCESCO, reculant. Paolo!

BIANCA. Lui! lui!

PAOLO. Chère Bianca! (Bianca s'élance dans ses bras.)

FRANCESCO. Vivant!

PAOLO. Oui, vivant pour te confondre, scélérat!

FRANCESCO. Ah! c'est ainsi? Eh bien, à bas le masque, maintenant! Savez-vous, prince Paolo de Gonzague, que vous êtes bien imprudent de venir ainsi vous jeter dans les griffes du tigre? Holà, mes fidèles! à moi, tous! (Des hommes d'armes entrent par la gauche.)

BIANCA, se précipitant vers Francesco. Arrêtez!

FRANCESCO. Qu'on entraîne cette femme! (Des hommes d'armes saisissent Bianca et l'entraînent dans la tour.)

PAOLO. A moi les soldats de mon père!

LUIDGI, entrant à droite, l'épée à la main, à la tête de plusieurs soldats. Les voici! (La bataille s'engage. Luidgi et Paolo ont le dessus. Plusieurs hommes d'armes qui entourent Francesco sont blessés.)

LUIDGI. Courage, ils cèdent!

FRANCESCO, à Beppo. Beppo, amène-moi vite les hommes qui sont au pied du rempart! (Beppo sort.)

LUIDGI. Rends-toi, Francesco!

FRANCESCO. Pas encore! (Il se réfugie dans la tour où l'on a emmené Bianca.)

LUIDGI. Poursuivons le traître! (Luidgi et ses hommes s'élancent vers la tour sur Francesco; mais les hommes amenés par Beppo refoulent la troupe de Luidgi et reprennent l'offensive. Paolo et les siens sont serrés de près.)

PAOLO, à Luidgi. Il triomphe! Adieu! Sauve Linda, moi, je meurs ici!

LUIDGI. Pas encore! J'ai découvert la route souterraine, elle mène dans cette tour...

PAOLO. Près de Bianca?

LUIDGI. Venez. (Il découvre un passage derrière un pilier par lequel il entre avec Paolo et Linda, puis l'entrée se referme.)

FRANCESCO, sortant de la tour. Où sont-ils?

BEPPO. Ils ont disparu dans les ruines!

FRANCESCO. Eh bien, qu'ils y meurent avec celle qui sait leur secret! Viens, Beppo. Le feu aux poudres!

BEPPO, effrayé. Quoi, seigneur!

FRANCESCO. A Mantoue! à Mantoue! (Tous sortent en criant : Hourra! Beppo se glisse en rampant, une torche à la main, vers une crevasse de pierre. Il y jette sa torche et se sauve. Un instant après, une explosion épouvantable se fait entendre. Les pierres se détachent et tombent les unes sur les autres. Les arcades s'effondrent, le devant de la tour s'écroule, et on voit Bianca à genoux au pied d'une croix de pierre. Paolo paraît et monte vers elle.)

HUITIÈME TABLEAU.

Une grande salle dans le palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, PIETRO.

ANTONIO. Votre récit est vrai?

PIETRO. Oui, monseigneur. A mon retour, j'ai trouvé ma chaumière réduite en cendres. Linda et le jeune prince avaient disparu.

ANTONIO. Quelle perplexité! Le prince Francesco est parti pour rechercher les traces des ravisseurs de la jeune duchesse; quel conseil prendre? (On entend des acclamations au dehors.) Quel est ce bruit? (Il va au fond.) C'est lui! le prince Francesco! Il met pied à terre dans la cour du palais. Dieu soit loué! le voilà de retour!

SCÈNE II.

Les Mêmes, FRANCESCO, BEPPO, quelques hommes d'armes.

FRANCESCO, bas à Beppo, en entrant. Tu distribueras de l'or à tous mes partisans... Menace, intimide les autres!

BEPPO. Oui, monseigneur. (A part.) Il me fait trembler! Moi qui le croyais si vertueux!

FRANCESCO, d'un ton brusque et heurté. Ah! seigneur Antonio, salut. Mes recherches ont été vaines, je n'apporte ici que de tristes nouvelles.

ANTONIO. Et moi, monseigneur, j'en ai peut-être d'heureuses à vous apprendre!

FRANCESCO. Lesquelles?

ANTONIO. Votre frère Paolo.

FRANCESCO, tressaillant. Mon frère! Eh bien?

ANTONIO. On croit qu'il est vivant.

FRANCESCO, reculant. Vivant! Qui dit cela?

ANTONIO, montrant Pietro. Cet homme... un pêcheur qui l'a retiré du Mincio.

FRANCESCO, à Pietro. Toi?... Ah! c'est toi qui l'as... qui prétends du moins...

PIETRO. C'est la vérité, monseigneur. Je l'ai soigné dans ma cabane.

FRANCESCO, le regardant fixement. Vraiment! Et qu'as-tu fait de lui ensuite?

PIETRO. J'ignore, monseigneur, comment il est sorti de cet asile et de quel côté il s'est dirigé; mais je suis venu sur-le-champ pour prévenir Votre Altesse.

FRANCESCO, à Antonio, avec décision. Antonio, j'ai appris que des complots se formaient contre moi à la cour de Mantoue.

ANTONIO. Que dites-vous, prince?

FRANCESCO. Je connais mes ennemis et mes amis; je reviens punir les uns et récompenser les autres. Cet homme est peut-être l'agent de certains artisans de troubles, propagateurs de faux bruits.

PIETRO, stupéfait. Moi!

FRANCESCO. Je le saurai. (A Beppo.) Jusques-là, qu'on le renferme étroitement et qu'on veille sur lui.

ANTONIO. Comment?

BEPPO, à part. Est-il changé, bon Dieu! est-il changé! l'agneau est devenu un tigre!

FRANCESCO, à Beppo. Emmène cet homme. (Beppo fait un signe aux hommes d'armes.)

PIETRO. Vous me jugez mal, monseigneur; je suis un ancien soldat, étranger aux intrigues des cours, et aucune puissance, pas même la vôtre, ne me ferait proférer un mensonge.

FRANCESCO, à part. Je saurai du moins le faire taire. (Bas à Beppo.) S'il veut parler, qu'on le bâillonne... et au besoin...

BEPPO. Oui, prince. (A part.) Allons, voilà que je me damne avec lui!

SCÈNE III.

FRANCESCO, ANTONIO, puis LA DUCHESSE.

ANTONIO. En vérité, prince, cette colère m'étonne, et je ne comprends pas la défiance que vous témoignez...

FRANCESCO, marchant avec agitation. Je n'ai eu que trop de confiance... il y a des traîtres ici. On veut abuser de la faiblesse de mon père... on s'arme du nom de mon frère mort. On suscitera peut-être quelque imposteur...

ANTONIO. Que dites-vous?

FRANCESCO. N'avez-vous pas entendu cet homme? Croyez-vous donc par hasard à cette fable de résurrection? Qui oserait la porter aux oreilles d'un père, et prononcer devant lui le nom du prince Paolo?

LA DUCHESSE. Paolo! mon fils! Qui parle de lui?

FRANCESCO, froidement. Moi, madame, revenu d'un pénible et infructueux voyage; ainsi, croyez-moi, il est temps de prendre empire sur vous-même, et de ne plus affliger inutilement le cœur de ceux qui vous entourent. (La porte s'ouvre.) Voici mon père; cessez de grâce d'entretenir son chagrin par le spectacle de vos émotions.

LA DUCHESSE, étonnée. Francesco! est-ce bien vous?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GUIDO.

GUIDO. J'ai appris votre retour, mon fils... (S'arrêtant.) Mais je vois, à la consternation de votre mère, à vos regards baissés, que vous ne rapportez que des nouvelles douloureuses. J'y étais préparé... Je vous attendais sans espoir, mais avec impatience; car ce pouvoir, auquel je vous avais associé, mon fils, ma santé, ébranlée par les chagrins et par l'âge, ne me permet plus même de le partager avec vous; aussi ai-je résolu d'abdiquer en votre faveur.

ANTONIO. Quoi, seigneur, une semblable résolution...

GUIDO. Est nécessaire; Antonio, vous allez sur-le-champ convoquer le conseil. Et dès ce soir, mon fils, vous serez proclamé duc de Mantoue. Venez donc, Francesco, préparer avec moi l'acte d'abdication.

FRANCESCO. J'obéis, monseigneur. (A part.) Le sol brûle sous mes pas; je ne puis me sauver qu'à force d'audace. (Il sort en regardant fixement Antonio.)

LA DUCHESSE, à Antonio. Ne remarquez-vous pas, Antonio, un changement étrange dans les manières et le ton du prince?

ANTONIO. Oui, madame, et j'en rechercherai les causes. Ah! que ne puis-je dès à présent faire luire à vos yeux un rayon d'espoir! (La duchesse l'interroge du regard, Antonio s'incline et sort.)

LA DUCHESSE, *seule*. De l'espoir! que veut-il dire? Et quel espoir peut-on encore m'offrir, lorsque j'ai perdu mon fils? Je ne sais... mais cette dureté toute nouvelle de Francesco m'épouvante. Sa douceur, jusqu'à ce jour, n'était donc que de l'hypocrisie? On dirait un homme qui vient d'atteindre son but. (*Un page de service entre.*) Que me veut-on?

LE PAGE. Votre Altesse avait fait demander des reliques précieuses au couvent des Camaldules, pour aider à la guérison de notre bien-aimé prince; une sœur de ce couvent vient vous les apporter.

LA DUCHESSE. Faites entrer cette pieuse femme. Ah! je n'ai plus de soulagement que dans la prière.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, LINDA, *voilée*.

LA DUCHESSE. Approchez, ma sœur. C'est votre bonne supérieure qui vous envoie?

LINDA. Non, madame; j'ai dû prendre ces vêtements pour parvenir jusqu'à Votre Altesse.

LA DUCHESSE. Jusqu'à moi? dans quelle intention? et qui donc êtes-vous?

LINDA, *rejetant son voile*. Votre Altesse ne me reconnaît-elle pas?

LA DUCHESSE, *se levant*. Je vous ai vue il y a un mois, vous êtes la nourrice de Francesco... pourquoi n'êtes-vous pas revenue depuis?

LINDA, *à demi-voix*. C'est qu'hier encore, madame, menacée de la mort, de la mort la plus affreuse, renfermée avec des personnes qui vous sont bien chères, nous n'avons été délivrées que par miracle. Des détours souterrains, connus de mon mari seul, nous ont conduits hors des ruines qui devaient nous servir de tombeau.

LA DUCHESSE. Des personnes qui me sont chères, avez-vous dit?... Qui donc?

LINDA, *baissant la voix*. Ah! je vous en supplie, madame, recueillez vos forces contre la joie! N'appelez pas, ne vous écriez pas, ou tout serait perdu.

LA DUCHESSE. Ah! mon Dieu! parlez... La joie, dites-vous? de la joie pour moi!... Il s'agit donc de mon fils?

LINDA, *de même*. Oui, madame.

LA DUCHESSE. Mon fils! Paolo!

LINDA. Il existe.

LA DUCHESSE. Il existe!...

LINDA. Silence, madame.

LA DUCHESSE, *bas*. Oui, oui!...Sauvé, dis-tu?

LINDA. Deux fois sauvé!

LA DUCHESSE. Lui, mon Paolo! il vit! .. Ah! vous ne me trompez pas?

LINDA. Dieu m'en garde, madame! Mais contenez-vous.

LA DUCHESSE. Moi! pourquoi?

LINDA. Si l'on vous entendait!

LA DUCHESSE, *avec énergie*. Mais je veux qu'on m'entende! je veux que ce palais retentisse de mes cris de joie!

LINDA. Voulez-vous donc qu'il retombe au pouvoir de son plus cruel ennemi?

LA DUCHESSE. Quel qu'il soit, cet ennemi, je ne le crains pas ici, dans le palais du duc Guido de Gonzague.

LINDA. Mais l'autre, madame?

LA DUCHESSE. Francesco?

LINDA. Oui, le persécuteur, le meurtrier acharné du prince Paolo, c'est lui!

LA DUCHESSE. Lui, le meurtrier de son frère?

LINDA. Son frère! Grâce au ciel, madame, il ne l'est pas!

LA DUCHESSE. Que dites-vous?

LINDA. Mon mari vous a trompée; mais il s'en est bien repenti, allez!

LA DUCHESSE. Francesco n'est pas mon fils! Ah! Dieu me l'avait dit; l'instinct des mères ne trompe pas... Mais mon fils, lui, où est-il?

LINDA. Non loin de Mantoue, madame, caché avec sa fiancée dans un couvent, tandis que Luidgi cherche des défenseurs pour combattre toute une armée qui appartient au prince Francesco, et qui garde les portes et les remparts de la ville.

LA DUCHESSE. Mais moi, je combattrai ici pour eux.

LINDA. Comment?

LA DUCHESSE. Allez les rejoindre, et soyez bénie pour le bonheur que vous m'avez donné. Dites-leur, dites à mon fils que, Dieu merci, le duc est encore maître, et qu'il saura par moi que Paolo est vivant.

LINDA. Ah! prenez garde, madame!... Que voulez-vous faire?

LA DUCHESSE. Je veux entrer là, chez le duc.

LINDA. Mais Francesco?

LA DUCHESSE. Ah! que m'importe! je ne le crains pas maintenant! Le temps presse: allez, allez... (*Elle fait sortir Linda.*) Ah! je retrouve toute mon énergie, quand il y va du salut de mon Paolo! (*Elle s'élance vers la chambre à droite. Au même instant, Francesco paraît sur le seuil de la porte.*)

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, FRANCESCO.

FRANCESCO. Où allez-vous, madame?

LA DUCHESSE. Vous le voyez bien, auprès de mon époux.

FRANCESCO. Il vient de me quitter pour se rendre au conseil.

LA DUCHESSE. Eh bien, j'y vais aussi, moi.

FRANCESCO. Pardon, ma mère, c'est impossible.

LA DUCHESSE. Ne m'appelez pas votre mère, malheureux! Vous savez bien que vous n'êtes pas mon fils!

FRANCESCO. Ah! l'on m'a trahi!.. Eh bien, vous devez encore mieux comprendre, madame, pourquoi vous ne pouvez pas entrer là.

LA DUCHESSE. Insolent aventurier! prétendez-vous m'arrêter?

FRANCESCO. Vous le voyez bien, madame.

LA DUCHESSE. Encore une fois, livrez-moi passage, ou j'appelle le duc!

FRANCESCO. Votre voix est trop faible pour parvenir jusqu'à lui.

LA DUCHESSE. Alors, mes serviteurs... (*Elle va pour frapper sur un timbre.*)

FRANCESCO, *la prenant par le bras*. Vous n'appellerez personne avant qu'on ait proclamé, du haut de ce balcon, le prince Francesco duc de Mantoue.

LA DUCHESSE. Ce titre appartient à mon fils; il vengera l'outrage fait à sa mère.

FRANCESCO. Votre fils, madame?

LA DUCHESSE. Il est vivant, je le sais!

FRANCESCO. Vivant!

LA DUCHESSE. Et libre.

FRANCESCO. Libre! qui vous a dit...

LA DUCHESSE. Une de tes victimes, Linda.

FRANCESCO. Linda!

LA DUCHESSE. Ah! tu as peur!

FRANCESCO. Moi! peur d'une femme! (*Riant.*) Ah! ah! merci, duchesse Léonore!... Vous êtes bien imprudente de m'avoir appris qu'il était libre, avant de le savoir en sûreté!... Ah! vous me déclarez la guerre! Eh bien, la guerre, soit!... Qu'ai-je à ménager maintenant? Mes émissaires couvrent toutes les routes; avant une heure, votre Paolo sera frappé par eux, et ce sera vous, vous sa mère, qui l'aurez tué!

LA DUCHESSE, *poussant un cri déchirant.*) Ah! grâce!... (*Elle tombe aux pieds de Francesco et s'évanouit. Francesco frappe sur le timbre. Les femmes de la duchesse accourent.*)

FRANCESCO. La duchesse vient d'éprouver une crise violente qui a troublé sa raison. Elle appelle son fils mort, elle croit le voir toujours. Transportez-la dans sa chambre, et que personne ne puisse pénétrer jusqu'à elle... Faites prévenir le médecin du couvent voisin. (*On emporte la duchesse.*)

SCÈNE VII.

FRANCESCO, *puis* ANTONIO.

FRANCESCO, *seul, avec un accent fiévreux*. Paolo sauvé! est-ce possible? Allons, c'est le moment de jouer le tout pour le tout. Une couronne ou un gibet, voilà ce qui m'attend! à toute extrémité, ce poison... (*Voyant entrer Antonio.*) Eh bien, cette proclamation...

ANTONIO. Rien n'est fini, prince.

FRANCESCO. Comment?

ANTONIO. Au moment de prononcer son abdication, le duc votre père a été pris d'une de ces faiblesses auxquelles il est sujet depuis quelque temps.

FRANCESCO. Se peut-il?

ANTONIO. Ce mal n'a, je l'espère, aucune gravité.

FRANCESCO. Mais... le conseil?

ANTONIO. Le conseil s'est séparé en s'ajournant à demain.

FRANCESCO, *à part*. Demain!

ANTONIO. N'allez-vous pas, monseigneur, retrouver votre père?

FRANCESCO. Oui... oui... tout à l'heure... je vous remercie. (*Antonio sort.*)

FRANCESCO, *seul.* Demain! mais je suis perdu! d'ici à demain, d'ici à une heure peut-être, la vérité se fera jour! Tout me menace tant que Guido est le maître, tant qu'il peut voir et entendre... le duc! voilà le danger, le vrai, le seul, il faut à tout prix...

BEPPO, *entrant.* Monseigneur, voici le médecin du couvent.

FRANCESCO, *à part.* Oui... le frère de Spoletta, celui qui m'est si dévoué. (*Un moine paraît dans le fond. Son capuchon est baissé. Un valet porte devant lui un plateau sur lequel est une coupe.*)

BEPPO. Il apporte un cordial pour la duchesse votre mère.

FRANCESCO. Inutile! elle se sent mieux. C'est chez mon père qu'il faut entrer. Mais d'abord... montre-moi ce breuvage. (*Beppo va prendre le plateau et l'apporte.*) Dans le temps où nous vivons, on doit être en garde contre toutes les trahisons; ce saint homme lui-même peut être trompé; avant que les lèvres de mon père touchent ce breuvage, c'est à moi d'y goûter le premier. (*Il prend la coupe et en boit une gorgée.*)

BEPPO, *à part.* Au moins, c'est un bon fils. (*Francesco qui a tiré le flacon de son sein, en verse quelques gouttes dans la coupe.*)

FRANCESCO, *remettant la coupe sur le plateau.* Maintenant me voilà plus tranquille. (*Au moine qui est resté dans le fond.*) Allez, mon père, vous trouverez le duc mon père plus malade, hélas! que l'on ne pense. Je le recommande à vos soins et à vos prières. (*Le moine s'incline et suit Beppo qui entre à droite.*)

SCÈNE VIII.

FRANCESCO, *seul.* L'instant est décisif. Le peu de minutes que mes ennemis me laissent encore leur sera fatal. Ah! tu vas abdiquer forcément, prince Guido! (*Il s'approche de la porte à droite et l'entr'ouvre.*) Antonio est à son chevet, et avec lui quelques-uns de mes fidèles... le moine s'approche de lui... il verse le breuvage... il porte la coupe aux lèvres du prince... Guido l'épuise tout entière... sa tête retombe... plus de mouvement... pas de bruit... non... je n'entends encore rien... (*Cris :*) Ah! si fait... ce tumulte... ces cris... c'en est fait! Je suis prince de Mantoue!

ANTONIO, *se précipitant sur la scène.* Quel affreux malheur! Ah! prince!...

FRANCESCO. Qu'est-ce donc?

ANTONIO. Votre père!

FRANCESCO. Achevez.

ANTONIO. Il n'est plus! (*Le théâtre se remplit de seigneurs qui viennent saluer Francesco.*)

FRANCESCO. Il n'est plus! (*Bas à Beppo.*) Va, qu'on l'annonce au peuple. (*Haut.*) Mon père! mon pauvre père! (*Il s'agenouille.*)

LE HÉRAUT, *sur le balcon au fond.* Le duc Guido de Gonzague est mort. Vive le duc Francesco!

FRANCESCO, *se relevant.* Allons prier.

NEUVIÈME TABLEAU

La chambre du duc Guido de Gonzague : elle est tendue de draperies. Au fond, une portière; une lampe éclaire la scène; au fond, à droite, une estrade sur laquelle est couché le duc, revêtu des ornements princiers; au pied de l'estrade, une table couverte de papiers où est la cassette contenant le sceau de l'État.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, LUIDGI, *sous le costume de moine;* PLUSIEURS SEIGNEURS.

(*Au lever du rideau, Antonio, Beppo et plusieurs seigneurs de la cour, groupés autour de l'estrade; plusieurs femmes agenouillées : le moine, dont le capuchon est baissé, assis près du lit.*)

ANTONIO. Suivant les usages de cette principauté, le corps de notre défunt souverain, revêtu de ses ornements, doit être exposé tout un jour, sur son lit de parade, dans la chambre où il a rendu le dernier soupir. Bientôt, le peuple sera admis à visiter cette couche funèbre. Adieu, Guido de Gonzague, reçois ici mes derniers hommages. Nous perdons tous un maître généreux. Moi, messeigneurs, je perds un ami.

LE MOINE, *bas à l'oreille d'Antonio.* Espérez. (*Antonio se retourne stupéfait. Le moine lui fait un signe pour lui recommander le silence.*)

LE MOINE. Priez. (*Antonio s'agenouille près du lit.*)

UN SEIGNEUR, *bas à deux autres sur le devant de la scène.*) Que dit-on, messeigneurs?... que le prince Paolo n'est pas mort?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Qui ose répandre de pareils bruits?

TROISIÈME SEIGNEUR. Il y a du danger, seigneur, à accréditer cette fable et à se montrer l'ennemi du prince Francesco.

PREMIER SEIGNEUR. Moi, son ennemi? à Dieu ne plaise!... mais je dois vous signaler un mouvement qui commence à se produire autour du couvent de Santo-Pietro.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Nos fidèles hommes d'armes en auront bientôt raison. (*On entend sonner trois heures à une horloge.*)

ANTONIO, *se relevant.* Voici l'heure des prières solennelles dans la chapelle du palais.

LE MOINE, *à part.* Trois heures!... et rien encore... (*Il examine le corps.*) Rien!... Me serais-je trompé?

UN SERVITEUR, *annonçant.* Son Altesse le prince de Mantoue. (*Francesco entre; tous le saluent.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANCESCO.

FRANCESCO, *vêtu de deuil.* Si quelque chose ici peut adoucir nos douleurs, c'est la vue des hommages rendus au meilleur des princes et des pères. Antonio, allez présider à la cérémonie funèbre, je ne tarderai pas à vous rejoindre. (*Antonio s'incline et sort, après que le moine lui a fait un signe d'intelligence et de discrétion.*) Vous tous, messeigneurs, je vous remercie; laissez-moi méditer, près de ce lit funéraire, sur les grands devoirs qui vont m'être imposés; surtout, empêchez que la duchesse, dont l'esprit est déjà égaré par la perte d'un fils, puisse être frappée par ce spectacle de mort; qu'elle soit retenue dans son appartement. (*Les seigneurs s'inclinent et s'apprêtent à sortir. Le moine reste immobile près du lit.*)

FRANCESCO, *au moine.* Mon frère, vous m'avez entendu?

PREMIER SEIGNEUR. Le devoir de ce religieux, mon prince, n'est-il pas de prier près du corps jusqu'au dernier moment?

FRANCESCO, *avec autorité.* Quand je suis là, messire, nul autre n'a besoin de prier, et quand je commande, tous doivent obéir... (*On s'incline de nouveau — Au moine.*) Allez, et qu'on ne rentre pas sans mon ordre. (*Tout le monde sort.*)

SCÈNE III.

FRANCESCO, *seul.* Je le tiens donc enfin, ce pouvoir suprême, l'unique but de toute ma vie! (*S'approchant du lit.*) Ah! j'ai besoin de contempler cet homme, mon maître d'hier, à présent immobile et glacé... (*Reculant.*) O Dieu!... il m'a semblé que son regard rencontrait le mien!... Illusion puérile!... Quoi, lâche, tu veux commander aux autres, et tu as peur de ta propre imagination? (*On entend au dehors l'orgue et les cloches.*) Les cloches répondent à mes sottes terreurs. Que peux-tu maintenant, toi dont on célèbre les funérailles? Cette couronne sur ton front n'est plus qu'un vain simulacre! (*Il détache la couronne.*) Sur le mien, c'est le signe de la puissance! (*Il la place sur sa tête.*) Mais ce ne serait encore qu'un fragile hochet, sans l'acte d'énergie qui va le rendre inébranlable. Pas un instant à perdre. (*Il s'assied devant la table et écrit :*) « Informé qu'un audacieux imposteur, abusant d'une étrange ressemblance, ose se faire passer pour le frère bien-aimé que nous pleurons, nous ordonnons à tous nos sujets de courir sus au traître dont la tête est mise à prix pour dix mille florins d'or. Signé par nous, Francesco, prince de Mantoue. » A présent, le sceau de l'État. Il est là. (*Il se lève et se dirige vers la table, où il prend le sceau dans la cassette, pendant que Guido se réveille et se dresse peu à peu sur son lit.*)

GUIDO, *descendant de l'estrade et lui arrachant la couronne de la tête.* Sacrilége! sacrilége!

FRANCESCO, *épouvanté et reculant.* Ah!

GUIDO, *marchant.* Le prince, c'est moi!

FRANCESCO, *regardant d'un œil hagard Guido, qui s'avance vers lui.* Fantôme!... que me veux-tu?... Pâle et irrité, pourquoi te dresses-tu ainsi devant moi?... épargne-moi!... grâce!... va-t'en!... (*En reculant, les yeux toujours fixés sur Guido, il arrive au fond, près du lit de parade, qu'il regarde et qu'il tâte avec égarement.*) Vide! le lit est vide!... il s'est relevé?... Ah! c'est donc un homme, un vivant que j'ai là devant moi... C'est lui, c'est Guido!... ah!... je n'ai plus peur!...

GUIDO, *cherchant à rassembler ses idées.* D'où vient que le moine qui m'a endormi n'est pas là quand je me réveille?...

FRANCESCO. Ce moine, il m'a trahi!

GUIDO. Je me rappelle... au lieu du poison préparé, un autre breuvage... « Dormez, a-t-il murmuré, Paolo et moi, nous vous réveillerons. »

FRANCESCO. Paolo?

GUIDO. Paolo! mon fils?... Où est-il?

FRANCESCO. Paolo est mort; ne le savez-vous pas?

GUIDO. Mort?... oh! non!... non!...

FRANCESCO. Écoutez-moi, chaque parole et chaque minute sont précieuses. Dites un mot, j'ouvre ces portes, je les appelle tous, et j'annonce à cette foule qui vous pleure, la miraculeuse guérison de mon père...

GUIDO. Et quel est ce mot?

FRANCESCO. Votre abdication...

GUIDO. Mon abdication?...

FRANCESCO. Et votre signature sur cet édit... (Il lui présente le papier.)

GUIDO. La proscription de mon fils.

FRANCESCO. Un imposteur.

GUIDO. L'imposteur, c'est toi!

FRANCESCO. Malheureux!... écoute ces cloches, ces chants funèbres... seul, je sais que tu existes... seul, je suis ici, face à face avec toi, vieillard, et je puis te recoucher sur ton lit de parade... signe, te dis-je...

GUIDO. Jamais!

FRANCESCO. Signe, ou cette main... (Il le saisit à la gorge.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUIDGI, qui vient d'entrer en costume de moine.

LUIDGI, saisissant Francesco à la gorge. Voyons si la mienne est plus forte...

FRANCESCO, rejeté en arrière. Luidgi!...

LUIDGI. Oui, Luidgi, ton père adoptif, qui aurait dû, cher enfant, t'étouffer ainsi dans ton berceau!... (Acclamations au dehors.)

FRANCESCO. Malheureux!... tu oses porter la main sur ton prince?...

LUIDGI, montrant le fond. Mon prince? le voilà. (La portière du fond s'écarte, le théâtre est inondé de lumière, Paolo paraît entre la duchesse et Bianca. Linda et Pietro le suivent.)

GUIDO. Paolo!...

LA DUCHESSE. Embrasse ton fils.

FRANCESCO, à part. Plus d'espoir... (Il prend le flacon et boit à la dérobée.)

PAOLO. Mon père... (Il embrasse Guido. Montrant Luidgi.) Voilà mon libérateur.

LUIDGI, s'agenouillant. Grâce pour le passé, monseigneur!

GUIDO. A toi qui m'a rendu la vie, et... (Montrant Paolo.) un bien mille fois plus précieux encore!.. Relève-toi, vaillant capitaine.

LUIDGI. Oui, votre capitaine, monseigneur, pour punir moi-même cet infâme.

FRANCESCO. Je suis puni... puisque la couronne m'échappe... Toi, qui m'as conduit d'une cabane dans un palais, et qui m'a mis ainsi l'ambition au cœur, sois maudit!...

LUIDGI. Au lieu de maudire, repens-toi, malheureux!...

FRANCESCO, déchiré par la douleur. Régnez donc... mais, moi, je ne serai pas votre sujet... je vous brave... tous... ah!... (Il chancelle.) Pas à vos pieds!... (Il tourne sur lui-même et va tomber à quelques pas.)

GUIDO. Dieu est juste, mes enfants!... l'auteur de tant de complots criminels en est la seule victime.

FIN

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT